

Un vase d'élection

F. G. Patterson



Un vase d'élection

Le Seigneur lui dit : « Va ; car cet homme m'est un vase d'élection... » (Act. 9:15).

F. G. Patterson

4^e édition avril 2021

Table des matières

1) Le vase chez le potier et le potier à travers le vase.....	1
2) La fin de l'histoire de l'homme.....	4
3) Le vase appelé, le nouvel homme.....	12
4) Le vase rendu libre.....	19
5) Pourquoi Dieu a-t-il permis l'introduction du mal ?.....	28
6) Le nouvel homme.....	33
7) Le vase privé de force humaine.....	39
8) Le propos de Dieu à travers le vase.....	45
9) Dieu dans le vase.....	51

1) Le vase chez le potier et le potier à travers le vase

« Et je descendis dans la maison du potier ; et voici, il faisait son ouvrage sur son tour. Et le vase qu'il faisait fut gâté comme de l'argile dans la main du potier ; et il en fit un autre vase, comme il plut aux yeux du potier de le faire » (Jér. 18:3-4).

« Le potier n'a-t-il pas pouvoir sur l'argile, pour faire de la même pâte un vase d'honneur pour l'un et un vase de déshonneur pour l'autre ? » (Rom. 9:21).

Introduction¹

Tracer l'histoire des âmes dans la Parole de Dieu est d'un immense intérêt et d'une profonde instruction pour nous. Non seulement cet intérêt grandit en nous au fur et à mesure que nous comprenons les voies de Dieu avec des hommes « ayant les mêmes passions que nous » [Jcq. 5:17], mais nous apprenons aussi par une telle étude ce que Dieu est en lui-même, dans sa bonté indicible et sa miséricorde : Quelqu'un qui ne retire jamais ses dons ni ne se repent de son appel, et qui ne faiblit jamais dans son propos jusqu'à ce qu'il soit entièrement accompli – des vases de miséricorde qu'il a préparés d'avance pour la gloire... lesquels aussi il a appelés, [savoir] nous, non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les nations » [Rom. 9:23-24].

Dans toute cette œuvre, la souveraineté de Dieu brille de façon évidente. En effet, il désire qu'en cela nous lui accordions la place qui lui est propre – lui « qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté » [Éph. 1:11]. Il a le droit de faire ce qui lui plaît, ce qui n'est pas au pouvoir de l'homme. Les hommes chercheraient à lier Dieu à certaines de leurs propres lois et ainsi enchaîner sa volonté souveraine pour refuser qu'il puisse agir en dehors d'eux. Mais tout est changé quand nous avons compris que toutes nos bénédictions sont rattachées à sa volonté absolue et que celle-ci se plaît à se déployer en grâce, grâce dans laquelle il trouve ses délices. En fait, cher lecteur, nous avons la bouche fermée devant Dieu. Nous n'avons pas plus le droit de réclamer le salut de notre âme que nous n'avons le pouvoir de changer de place avec lui sur son

¹ Les sous-titres ont été rajoutés. (ndt)

trône de gloire ! La grâce nous est donnée d'abandonner une telle prétention et de nous placer devant lui, conscients qu'il a le droit de faire seulement ce qui lui plaît. Nous pouvons aussi comprendre ou plutôt nous comprendrons que notre vrai droit à la miséricorde, c'est de n'en avoir aucun ! et que le repos de l'âme se trouve dans sa propre nature que nous n'aurions même jamais connue s'il n'avait pas désiré se révéler en Christ. Il s'est plu à créer le monde, l'établir dans l'espace parmi les innombrables orbes qui brillent dans les cieux autour de nous. Il a trouvé bon de permettre l'introduction du péché et de la mort dans cette belle scène. Qui peut répondre à cela ? Il lui plut de choisir et d'appeler un peuple hors de cette scène puis de permettre qu'il s'effondre lui-même, alors que, dans sa longanimité, il le porta « jusqu'à ce... qu'il n'y eut plus de remède » [2 Chr. 36:16]. Il lui plut d'envoyer son Fils pour endurer la croix et supporter Sa colère. Qui était avant lui dans tout cela ? pas un seul ! Dans toutes ces choses, il accomplit ce qu'il veut. Il commande et c'est Lui qui défie le cœur obstiné qui dit : « Pourquoi se plaint-il encore ? Car qui est-ce qui a résisté à sa volonté ? » C'est Lui qui daigne stopper [le débat] en répondant : « Mais plutôt, toi, ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu ? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée : Pourquoi m'as-tu ainsi faite ? » (Rom. 9:19-20)

L'ouvrage du potier

Avons-nous déjà visité la maison d'un potier, et l'avons-nous observé quand il travaille avec ses tours ? L'ouvrier saisit la pâte d'argile. Il la presse sur le tour. Le tour tourne devant ses yeux. Et maintenant, laissez-moi vous demander : où est le vase ? – Il est dans la pensée du potier, avant qu'il le forme. Le plan est là. Ses doigts forment la masse devant lui. Graduellement, il se forme devant ses yeux. Graduellement, la pensée de son esprit est transférée à l'argile, et le vase surgit devant lui. Ses pensées, jusque-là inexprimées, se concrétisent progressivement en un vase que ses doigts modelent.

Puis il voit un défaut, une imperfection dans l'argile. Les autres qui l'observent ne l'ont pas remarqué comme l'ont remarqué les yeux de l'artiste. Il presse de nouveau l'argile dans ses mains en une masse sans forme. Et ses doigts la forment à nouveau et la façonnent selon son propos. Encore et encore des défauts apparaissent. Encore et encore l'argile est réduite à une masse sans forme, jusqu'à ce qu'à la fin elle surgisse devant lui selon la perfection de son plan. Ses yeux alors la considèrent avec satisfaction et fierté, et il l'ôte du tour pour la placer au milieu d'autres objets de choix en terre.

Et maintenant, où est le potier ? Où était le vase avant qu'il commence son œuvre ? – Il était dans [l'esprit] du potier ! Et où peut-on maintenant

voir le potier ? – Dans le vase ! Tout ce que son esprit avait conçu et tout ce qu'il a fait est vu dans celui-ci. Le vase est fait pour ce à quoi il était destiné. Et c'est l'histoire de l'âme. L'argile est dans les mains du [divin] Potier. Ses doigts la forment, et elle est marquée par eux. L'argile a beaucoup besoin de sa patiente manipulation et de son expérience. Elle n'est pas encore lisse et régulière, pas toujours docile dans ses mains. Il la presse de temps à autre. Le vase parfait était dans son esprit et son propos avant que ses mains aient pris l'argile et l'aient placée sur le tour. Mais quand tout est fini, en vertu de son habileté sans faille, sa pensée a été concrétisée dans l'argile. Le Potier est maintenant vu à travers son œuvre – « un vase de miséricorde, tout préparé pour la gloire ».

Combien est-il nécessaire, alors que ces manipulations surviennent, de prendre ces interventions compétentes des mains du [divin] Potier ! Combien souvent ces leçons sont peu ou même pas du tout comprises ! Dans l'histoire des âmes dans la Parole de Dieu, de telles interventions sont présentées et leurs résultats sont atteints. À travers elles, nous lisons l'histoire des voies de Dieu avec nos âmes et ses œuvres. Nous apercevons alors la beauté des formes sortant de ses mains. Nous nous inclinons alors devant les choses qui nous arrivent et voyons la fin du Seigneur. « Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon [son] propos » [Rom. 8:28].

Comme un potier (*yatsar*), le Seigneur Dieu prit la poussière de la terre, dans la première création, et la façonna en un homme. Puis il « souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante » [Gen. 2:7]. Mais le vase a été souillé. De nouveau, le divin Potier prend la même pâte, met en activité son habileté, et forme un vase de miséricorde pour la gloire éternelle : c'est une « nouvelle création... en Christ » [2 Cor. 5:17].

2) La fin de l'histoire de l'homme

« Coupe-le ; pourquoi aussi occupe-t-il inutilement la terre ? » [Lc. 13:7]

Paul, un vase d'élection et un modèle

Il n'y eut qu'un seul homme sur la terre (autrefois un enfant d'Adam) qui put dire : « Soyez tous ensemble mes imitateurs » (Phil.3:17), et cela, sans aucune précision supplémentaire. Cet homme fut l'apôtre des Gentils, Saul de Tarse, appelé plus tard Paul. Et en cela il ne nous parle pas comme un apôtre, armé de la puissance et de l'autorité de Christ, mais comme un chrétien, le chef ou représentant de l'homme, de toute la profession chrétienne. Car qui mieux que lui savait quand mettre en avant son service apostolique, comment et quand le mettre en arrière plan ? Il le met de côté ici dans cette remarquable expression, comme aussi en général dans l'épître où elle se trouve. Il y a d'autres passages où il emploie un langage ayant apparemment la même signification, mais auquel il ajoute des précisions supplémentaires : « Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ »² (1 Cor. 11:1). Or ces différences sont très grandes, même sans entrer dans la signification des mots dans la langue originale. En suivant Christ, il cherche à imprimer sur l'esprit l'abandon de toutes choses au profit des vraies richesses. Christ a toujours fait cela, et en l'imitant, Paul [ne fait que] le suivre. Mais il poursuit aussi la course chrétienne (Phil. 3:7-14) en vue du but, laissant tout derrière lui, et cherchant à « gagner Christ » et à être « trouvé en lui » (v. 9) – pour être semblable à lui, en toute conformité ! Il court pour atteindre tout à la fin. Cela, Christ ne l'a jamais fait. Il a cependant tout abandonné, mais il n'a jamais couru pour l'atteindre, car il était toujours Lui-même – que ce soit ici-bas ou en haut.

Je n'ai pas besoin de m'attarder sur un fait qui, évidemment, est clair. Qu'il affirme son apostolat ou qu'il l'ignore, les écrits de l'apôtre ont chacun et tous la même autorité, comme [étant] la Parole de Dieu. Quand elles sont comprises par une pensée spirituelle, ces distinctions précises et touchantes sont appréciées au plus haut point.

² Ce verset fait partie de manière plus appropriée de la fin du chapitre 10, et s'inscrit dans la suite des enseignements dont il est parlé.

Considérons donc ces choses qui sont dites de lui comme chrétien. Un homme spirituel, un vase de miséricorde, un vase d'élection pour Dieu, un représentant ou homme typique de toute la scène de la chrétienté, un vase rempli de l'Esprit qui peut dire : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi suivant le modèle (*tupos*) que vous avez en nous » [v. 17].

En premier lieu, voyons le moment, dans l'histoire du monde, où le « vase d'élection » fut appelé. Cela donne une grande signification à la manière et à la méthode selon lesquelles il a été appelé, comme aussi à l'état de l'humanité à ce moment, en dehors de laquelle il fut séparé pour Christ.

La parabole du figuier et la mission des Douze

Nous ferons référence premièrement à la parabole du figuier planté dans la vigne, utilisée par le Seigneur Jésus en Luc 13. L'heure du jugement d'Israël approchait rapidement, mais leurs yeux étaient comme ne voyant pas. Ils ont fait de leur Seigneur leur *adversaire* en le rejetant (Mat. 5:25, Lc. 12:58) et il leur conseille, puisqu'il en est ainsi, de se mettre en règle avec leur partie adverse « promptement... pendant que tu es en chemin avec elle, de peur que ta partie adverse ne te livre au juge, et que le juge ne te livre au sergent, et que tu ne sois jeté en prison... Tu ne sortiras point de là jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrant ». Parlant ainsi du jugement, plusieurs mentionnaient un jugement partiel tombé sur les Galiléens mis à mort par Pilate. Ils parlaient de cela comme des nouvelles ordinaires du jour, avec la pensée commune qu'une telle visitation spéciale par la main de Dieu ne caractérisait que ceux sur qui elle était tombée, servant de témoignage auprès de leurs compagnons. Ils s'imaginaient que c'était le signe du gouvernement extérieur et manifeste de Dieu à l'égard du monde, et qu'ils étaient en mesure de l'approuver ou de le comprendre. Le Seigneur applique immédiatement cela à la conscience de tous autour de lui, comme il fait avec les 18 personnes sur qui la tour de Siloé est tombée, disant que le jugement serait maintenant universel et non pas *partiel* [v. 5] et que, à moins qu'ils ne se repentent, *tous* périront pareillement – non pas seulement leurs frères dont ils avaient soumis la situation à son appréciation.

Puis il présente la parabole du figuier planté dans la vigne (Lc. 13:6-9). C'est un tableau de ce qui se passait alors à ce moment, et un tableau de la fin de cette scène. Pendant trois ans, le Seigneur dans son ministère est venu chercher du fruit sur son figuier et, n'en trouvant point, il dit au vigneron : « Voici trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve point : coupe-le, pourquoi aussi occupe-t-il inutilement la terre ? » C'était une juste sentence. Le figuier était non seulement sans

fruit, mais il était mauvais, il encombrait la terre. Mais la grâce dit : « Maître, laisse-le cette année encore, jusqu'à ce que je l'aie déchaussé et que j'y aie mis du fumier ; et peut-être portera-t-il du fruit : sinon, après, tu le couperas » (v. 8-9). Cette période spéciale de mise à l'épreuve faisait partie du nouveau ministère du Saint Esprit envoyé à la Pentecôte et qui se termina avec le meurtre d'Étienne, quand finalement ils refusèrent Christ dans la gloire. Cela clôt l'histoire d'Israël, comme celle de l'homme objet des voies de Dieu.

Cette année exceptionnelle de grâce fut marquée par toutes sortes de signes et de plaidoyers du Seigneur avec son peuple, jusqu'à ce qu'ils refusent. Quand nous ouvrons le livre des Actes des Apôtres (chap. 1), nous trouvons le Seigneur Jésus en résurrection parmi ses disciples. Leur cœur languissait encore après les espérances d'Israël, [bien] incertaines quant à leur fin. « Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël ? » [v. 6] Il répondit : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité ; mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux bouts de la terre » [v. 7-8].

Dans la promulgation des lois d'un pays, quand un statut devient obsolète, les circonstances sous lesquelles il a été donné ayant changé, la législation rappelle les anciennes lois puis adopte une nouvelle loi adaptée au nouvel ordre de choses. Quand le Seigneur envoya les douze pour prêcher le royaume des cieux à Israël (Mat. 10), la mission fut restreinte et limitée. Ce fut un « serviteur de [la] circoncision, pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses [faites] aux pères » (Rom. 15:8).

Toutes les promesses faites à Israël étaient accomplies en lui. Leur mission était : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations » – il n'y avait encore aucune parole pour elles – « et n'entrez dans aucune ville de Samaritains ». Ce peuple bâtard, à moitié païen et à moitié juif, n'avait pas plus de promesses de Dieu que les Gentils. Mais, dit le Seigneur « Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » [Mat. 10:5-6]. Elles étaient les objets de cette mission restreinte mais nécessaire et préliminaire. De plus elle n'embrassait même pas tout Israël, car « tous ceux qui sont [issus] d'Israël ne sont pas Israël » (Rom. 9:6). Non, en effet : « Dans quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous qui en est digne » [v. 13] ! La mission était ainsi restreinte aux seules personnes qui en étaient dignes, le pieux résidu du peuple. Mais la nation ayant refusé Jésus et son œuvre rédemptrice ayant été accomplie sur la croix, alors que son peuple l'avait livré aux mains des nations, tout était maintenant terminé sur le terrain des promesses faites à Israël.

La nouvelle mission des disciples et le meurtre d'Étienne

Mais Christ est ressuscité, triomphant de tous ses ennemis. La grâce sans limite de Dieu était désormais libre de bénir tous les hommes, en justice, par son œuvre à la croix. L'ancienne juridiction de Matthieu 10 devait maintenant changer. La sphère était trop étroite pour que cette grâce puisse s'épancher. Et, alors que le son de cette grâce se faisait plus nettement entendre et atteignait ses sommets à la montagne des Oliviers, il se tourne vers un monde perdu et ruiné de pécheurs autour de lui, donnant à ses disciples dans la largesse de son cœur des instructions nouvelles et fraîches. Ils devaient commencer à Jérusalem, où la foi était morte, puis ils devaient mener leur mission à travers la Samarie, où la foi était corrompue depuis des siècles, puis jusqu'au bout de la terre, où il n'y avait pas de foi du tout ! Et la grande réponse à toute condition d'âme humaine était dans un Christ ressuscité, duquel ils étaient les témoins [Act. 1:7-8].

Ne pouvons-nous pas dire que ces trois cercles concentriques nous donnent la clé des Actes des Apôtres dans les 27 chapitres qui suivent ? La mission commença à Jérusalem (Act. 2-7), s'étendit à Samarie (Act. 8) puis jusqu'au bout de la terre, en principe, comme *dans toute la création* avec Paul, dans les chapitres qui suivent, jusqu'à la fin (cf. Col. 1:23).

Telles furent les dernières paroles d'adieu du Seigneur sur la terre. « Et ayant dit ces choses, il fut élevé [de la terre], comme ils regardaient, et une nuée le reçut [et l'emporta] de devant leurs yeux. Et comme ils regardaient fixement (*aténidzontés*) vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs se tinrent à côté d'eux, qui aussi dirent : Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici, regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vous s'en allant au ciel » (Act. 1:9-11). L'année spéciale de grâce devait être administrée en faveur du figuier : le Seigneur ne voulait pas encore les placer définitivement en dehors de leurs espérances juives. Les yeux de ces « hommes galiléens » sont détournés des cieus vers lesquels ils regardaient. Ils devaient porter leurs yeux ici-bas vers la terre : Jésus reviendrait *de la même manière* vers eux. Il sera vu sortant de la nuée, et ses pieds se tiendront sur la montagne des Oliviers (Zach. 14:4), de laquelle il venait juste de disparaître à leurs yeux [v. 12]. Telle sera sa venue pour Israël, accompagnée des emblèmes du royaume et de la gloire terrestre.

Ils ne pouvaient pas encore voir (par le Saint Esprit envoyé du ciel) l'intérieur de la nuée qu'Étienne vit quand, rempli de l'Esprit, il vit les cieus ouverts, ayant les yeux attachés sur le ciel (Act. 7:56). Tout alors était finalement terminé [pour Israël] et, au lieu que des anges détournent ses regards des cieus comme en Actes 1, le Saint Esprit dirige ses yeux vers

les cieux, la sphère à laquelle maintenant il appartenait. Et Jésus, le soutenant tout d'abord dans les mains de ses persécuteurs, reçoit son esprit et en finit [désormais] avec l'homme sur ce terrain [humain], pour toujours.

L'appel de la neuvième heure

En Paul, nous irons plus loin encore, et verrons comment il tire les origines [de son ministère] de la gloire de Dieu maintenant contemplée dans la face de Jésus Christ. En Actes 2, le Saint Esprit est envoyé des cieux ici-bas. En Actes 3 les témoins, Pierre et Jean, montent ensemble au temple « à l'heure de la prière, qui est la neuvième ». Un certain homme, était porté chaque jour et conduit à la porte du temple appelée Belle. C'était un infirme dès sa naissance, qui mendiait pour son pain. C'était le tableau d'Israël. « Belle » représentait la position dans laquelle les Juifs se trouvaient, mais ils ressemblaient à ce mendiant boiteux et n'avaient jamais réellement marché ; et ils étaient également privés des bénédictions pour Israël, de la corbeille et de la huche [Dt. 28:11], de l'argent et de l'or [Dt. 8:13]. Maintenant leur histoire comme ayant été mis à l'épreuve était close, car l'homme « avait plus de quarante ans » (Act. 4:22). Il y eut aussi un homme paralytique au réservoir de Béthesda (Jn. 5) depuis trente-huit ans (le temps du séjour d'Israël à travers le désert jusqu'à ce que le serpent d'airain soit élevé pour eux en Nombres 21) – leur histoire alors n'était pas pleinement accomplie, comme en Jean 5. Mais maintenant, tout était terminé (Act. 3) pour autant qu'ils étaient concernés. Quarante ans nous parle de leur fin morale comme peuple sous l'ancien ordre de choses.

Mais cette « neuvième heure » [Act. 3:1] était aussi témoin d'une autre prière, de la part de Jésus sur la croix, alors que les ténèbres couvraient la terre de la sixième heure jusqu'à la neuvième heure (Lc. 23:44) – l'heure de la prière, mais aussi le temps de l'offrande de gâteau du soir (Dan. 9). À cette heure, le Seigneur remet son esprit entre les mains de son Père, et le voile du temple se déchire depuis le haut jusqu'en bas. Le judaïsme était terminé ; Dieu était pleinement révélé ; le péché de l'homme avait atteint ses sommets, alors que Christ se présentait face à face devant Dieu. Les péchés de son peuple étaient alors portés [par Christ sur la croix] et le trône [divin] de justice fut satisfait pour l'éternité.

« Je n'ai ni argent ni or, dit Pierre, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche » Et à l'instant le boiteux bondit comme une gazelle et entra dans le temple « marchant, et sautant, et louant Dieu » [v. 8]. Dieu était prêt, par Jésus, à faire cela pour la nation entière d'Israël, s'ils avaient reçu son Fils et s'étaient soumis par la foi en son nom.

Pierre s'adresse maintenant à Israël (Act. 3:12-26), leur proposant, sur la base de leur repentance, que ce Jésus qu'ils avaient refusé revienne des cieux, que les temps de la restauration de toutes choses, desquels les prophètes avaient parlé, viennent et que la nation soit pleinement bénie. La réponse à cela se trouve dans les chapitres suivants. En Actes 4, ils mettent les deux témoins en prison et, en Actes 5, les Douze y sont aussi jetés. Puis en Actes 6 et 7 Étienne, le dernier grand témoin, résume leur histoire comme persécuteurs de chaque libérateur que Dieu leur envoyait. Ils vendirent Joseph pour l'Égypte, et dirent à Moïse « Qui t'a établi chef et juge ? ». Puis ils tuèrent le Juste, comme ils avaient fait auparavant à leurs prophètes. Et maintenant, ils résistaient à l'Esprit de Dieu ! Une loi violée, des prophètes persécutés, un Christ mis à mort, et le Saint Esprit méprisé closent la scène. Alors qu'ils se bouchent les oreilles et se précipitent sur lui, ils sont comme « l'aspic sourd qui se bouche l'oreille » et comme la voix des charmeurs, du sorcier expert en sorcelleries » (Ps. 58). Le Seigneur Jésus reçoit l'esprit d'Étienne, et Christ, s'étant tenu prêt à revenir, s'assied alors à la droite de Dieu, attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds (Héb. 10). Saul de Tarse, alors jeune homme, était présent à la mort d'Étienne et « gardait les vêtements de ceux qui le tuaient » [Act. 22:20].

Saul jeune homme

Le sanhédrin était devenu inefficace et désuet. Son énergie, jusque-là farouchement opposée, mais en vain, au [supplice de] la croix, s'affaiblissait de plus en plus, lorsque ce jeune homme apparut sur la scène. Un homme de grande éducation, avec une vie sans tache, issu probablement de la caste la plus haute parmi les Juifs, excellent parmi son peuple dans la religion de Pharisien, avec une énergie peut-être la plus grande qui ait été donnée à un homme – cet homme avait été accueilli par le grand sanhédrin d'Israël et investi d'autorité pour extirper la religion du Nazaréen ! Avec un zèle pour le Dieu de ses pères au-delà de celui de ses compagnons en son jour, il se tenait là quand le coup final fut porté sur le rejet de Jésus en lapidant Étienne, premier martyr. Et de peur que les meurtriers ne soient entravés par leurs longs vêtements orientaux, il « gardait les vêtements de ceux qui le tuaient » et il « consentait à sa mort » [8:1].

L'assemblée chrétienne tout entière fut alors éclatée à Jérusalem et dispersée partout au loin, « excepté les apôtres ». Saul pouvait maintenant mener sa mission partout, et Damas aurait été la scène suivante de son zèle. Mais avant que je me réfère à cela, je noterai la touchante grâce de Dieu qui brille dans le chapitre 8 du livre des Actes des Apôtres. Durant l'histoire passée d'Israël, Dieu avait cherché à trouver une réponse dans les cœurs, par le travail de ses mains, que ce soit avec la loi, les prophètes, Jean le Baptiseur ou Christ. Tout était ruiné : il y avait aucune

réponse dans le cœur aux tonnerres de la loi, ni aux plaidoyers du ministère prophétique, et la proclamation de la grâce de Christ a été l'occasion de ce cri : « Ôte, ôte ! crucifie-le ! » [Jn. 19:15]. Mais le témoin final fut manifesté dans l'église formée à la Pentecôte, dans la voix de l'Esprit qui proclamait « les choses magnifiques de Dieu » [cf Act. 2:11]. Cela continue, comme nous avons vu, jusqu'à ce que le chapitre 7 des Actes achève cette période de mise à l'épreuve qui cherchait du bien provenant du cœur d'Israël, ou une réponse à la parfaite bonté du cœur de Dieu. Or maintenant, un tournant était arrivé, et Dieu ne cherchait plus à produire de la bonté dans le cœur de l'homme, mais d'y placer du bien par un nouveau ministère inauguré par la conversion de Saul. Mais il y avait encore une chose à accomplir sur laquelle Dieu ne pouvait pas passer, et nous trouvons cela au chapitre 8 des Actes des Apôtres.

L'eunuque de la cour de Candace

Un fils de Cham effectuait un voyage épuisant à travers les déserts de l'Afrique, depuis son pays natal d'Éthiopie, avec un cœur lourd, jusqu'en Juda où « Dieu est connu » (Ps. 76:1-2). Il avait entendu parler du Dieu d'Israël et de la sainte cité où l'on pouvait le trouver. Jusque-là, le flot de miséricorde du trône de Dieu se déversait sur Jérusalem. Mais Jérusalem, refusant « les grâces assurées de David » [És. 55:3], en avait dévié le cours. Et ce flot n'avait pas cessé de couler, bien que son cours fût changé. Il avait maintenant dirigé sa course vers les Samaritains impurs, et même au-delà, jusqu'à atteindre les déserts. Parmi eux, un Éthiopien était là, retournant dans son pays, l'âme insatisfaite, car le jour de Jérusalem était passé, et elle n'avait « point connu le temps de sa visitation » [Lc. 19:44]. Mais Dieu est « le rémunérateur de ceux qui le recherchent » [Héb. 11:6], et le cœur de cet homme, qui le recherchait, ne devait pas chercher en vain. Philippe s'approche sur l'injonction de l'Esprit, et entend cet homme lire le prophète Ésaïe. Ni le luxe, ni l'instruction, ni cette place mondaine ne lui avaient donné les richesses qu'il était sur le point de trouver – concentrées dans le livre qu'il emmenait en revenant de Jérusalem. Philippe commence par l'écriture qu'il était en train de lire, et « lui annonce Jésus » [v. 35]. La personne qui seule pouvait satisfaire son âme était trouvée, et il poursuit son chemin « tout joyeux » [v. 39]. « Cush s'empresera d'étendre ses mains vers Dieu » (Ps. 68:31) ! Dieu n'avait pas changé ses voies gouvernementales en plaçant la descendance de Cham sous la servitude (Gen. 9), sous la peau noire de la « race » nègre. Mais, laissant en l'état toutes les questions liées aux voies gouvernementales divines, il rend par le sang de l'Agneau (non pas sa face, mais) son cœur et sa conscience blancs comme la neige !

À la lumière de cela, je lis ce chapitre comme une parenthèse, placée entre la première mention de Paul à la mort d'Étienne et son voyage à

Damas (Act. 9). Bien-aimés, alors même que cette scène solennelle du martyre d'Étienne mettait fin pour toujours au terrain sur lequel il avait eu affaire avec Israël, et alors même qu'il était sur le point de placer ce peuple hors de cette sphère en inaugurant un nouvel ordre de choses, c'était comme si Dieu disait : « S'il y avait une seule âme en recherche dans ce vaste monde, serait-ce l'enfant de cette descendance maudite de Cham, cette âme ne me chercherait pas en vain. Je suis le rémunérateur de ceux qui me recherchent ». Mais quand j'en viens à Saul, je trouve un second côté, illustrant une autre dérive des jours anciens. Avec Saul, [on a] une illustration de ces paroles écrites plus tard de sa propre plume : « J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchaient point » (Rom. 10:20).

3) *Le vase appelé, le nouvel homme*

« Va ; car cet homme m'est un vase d'élection » (Act. 9:15).

Résumé : la fin de l'homme responsable

Considérons maintenant l'étape, dans l'histoire du peuple et du monde, à laquelle nous sommes maintenant parvenus. Tout est [désormais] clos pour toujours quant à la voie de grâce présentée pour être reçue par Israël et quant à la mise à l'épreuve de ce peuple pour prouver ce qu'était l'homme. Et nous sommes maintenant invités à voir plus loin, en Saul, lequel est introduit, non pas sur le terrain d'un peuple choisi, la semence d'Abraham, mais sur le terrain commun [où se trouvent tous] les hommes, « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés ». Par conséquent, avec Saul, dans toutes les réponses variées aux opérations de Dieu, nous trouvons le péché de l'homme comme race.

Nous savons probablement que, après que Dieu ait éprouvé l'homme dans le paradis et que l'homme soit tombé, il le mit à l'épreuve hors du paradis comme homme pécheur (lequel s'était retourné contre Dieu) pendant quatre mille ans. Ces mises à l'épreuve, dans leurs grandes lignes, eurent lieu, en premier lieu, par le moyen de la conscience qu'il avait reçue lors de la chute, et il devint inique et souillé. Puis il fut éprouvé par la loi, qui a été violée ; ensuite, par le ministère de grâce de Jésus, qui a été crucifié et mis à mort ; enfin, par le Saint Esprit envoyé ici-bas depuis les cieux, auquel ils ont résisté. Tout cela constituait, avec bien d'autres détails, l'histoire de la mise à l'épreuve de l'homme. Si nous nous tournons vers un passage en 1 Tim. 1:15-16, nous lisons : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. MAIS miséricorde m'a été faite, à cause de ceci, [savoir] afin qu'en moi, le premier, Jésus Christ montrât *toute sa patience* (*tèn hapasan macrothumian*), afin que je fusse un exemple de ceux qui viendront à croire en lui pour la vie éternelle ». Il occupe clairement ici la première place comme « le premier des pécheurs », mais aussi comme celui dans lequel la longue patience de Dieu s'est manifestée ; puis aussi comme exemple de ceux qui viendront à croire en Christ [cf 1 Tim. 1:16]. Ces choses sont dignes de toute notre attention. Remarquez bien cette expression : « toute sa patience ». Cette expression embrasse toute la vaste période entre la chute de

l'homme et son éloignement de Dieu au commencement quand il fut conduit hors du paradis, jusqu'à ce que cette longue patience soit entièrement close dans la réjection du ministère du Saint Esprit (Act. 7).

La longue patience de Dieu

Cette longue patience de Dieu depuis lors est motivée par d'autres éléments (2 Pierre 3:9,15). Il *ne veut pas (mè bouloménos)* qu'aucun périsse mais que tous viennent (ou trouvent lieu) à la repentance ; et encore : « la patience de notre Seigneur est salut ». Mais en Saul, extérieurement sans faute dans sa vie, nous considérons un homme qui pouvait dire :

(1) « Je me suis conduit en toute bonne conscience devant Dieu jusqu'à maintenant » [Act. 23:1] ;

(2) « quant à la justice qui est par [la] loi, étant sans reproche » [Phil. 3:6] ;

(3) « J'ai pensé en moi-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen » [Act. 26:9] ; et

(4) quand Étienne martyr accusait les Juifs disant : « Vous résistez toujours à l'Esprit Saint, comme vos pères firent, ainsi vous faites », Saul était présent et les meurtriers d'Étienne posaient leurs vêtements à ses pieds tandis que lui consentait à sa mort, gardant les vêtements de ceux qui le tuaient !

Nous voyons dans cette scène la matérialisation de la longue patience de Dieu dans cet homme qui était extérieurement sans souillure. Cependant, bien qu'avec une conscience nette et une justice légale accomplie (pour autant qu'il se connût lui-même), Saul persécutait Christ et, avec un zèle meurtrier, il résistait à l'Esprit de Dieu. Et plus tard, cet homme pouvait proclamer par l'Esprit de Dieu être, d'une manière particulière, le premier des pécheurs. Parce qu'il avait entrepris, dans sa grande énergie, une tâche que personne d'autre n'avait surpassée : effacer le nom du Nazaréen de la terre comme quelqu'un essuie un plat et le met sens dessus-dessous ! Armé des recommandations du sanhédrin et animé de menaces et de massacres contre les disciples du Seigneur, cet « occupant inutile du terrain », ce pharisien sans fruit, faisant du mal de toute part, poursuivait sa route vers Damas, quand la main de Dieu se posa sur la hache et d'un seul coup trancha l'arbre ! Il avait trop longtemps occupé inutilement le terrain – suscitant le trouble chez tous autour de lui.

L'attitude de Christ à l'égard de Saul

Mais examinons maintenant, en retraçant les étapes, les bases de l'attitude de Christ envers lui dans ce cas.

Sa croix était « le jugement de ce monde » : l'homme y avait placé Jésus par la main d'hommes iniques. La croix était la réponse du cœur de Christ à la perfection de la bonté de Dieu. Par la croix, les pensées de plusieurs cœurs ont été révélées [cf Lc. 2:35]. Le cœur de l'homme était là, mais le cœur de Dieu aussi. Le cœur de Christ était là, et aussi celui du pauvre convaincu de péché, ainsi que les cœurs de ceux qui aimaient en vérité leur Maître mais qui, lorsque la puissance de Satan, le pouvoir des ténèbres, agirent sur l'esprit des hommes, l'abandonnèrent et s'enfuirent.

Mais au moment où Christ expira, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas [Mt. 27:51, Mc. 15:38, Lc. 23:45], comme si Dieu attendait jusqu'à cet instant pour montrer que le jugement avait été si pleinement porté que la distance entre lui et un monde de pécheurs était ôtée ; et que maintenant il pouvait s'avancer et embrasser en justice le fils prodigue ; et qu'il pouvait communiquer une nouvelle vie à l'arbre qui avait été coupé alors qu'il encombrait le sol. Trois jours plus tard, la tombe où Jésus reposait fut ouverte, pour montrer que Celui qui avait ôté la distance entre Dieu et l'homme s'en était aussi allé. Mais maintenant (Act. 9), le Seigneur ouvre les cieux et s'avance, revendiquant de nouveau son véritable nom : « Je suis Jésus » – *Jésus*, nom donné par Dieu, Jéhovah le Sauveur, Jésus le Nazaréen, celui qui sauve son peuple de leurs péchés.

Saul et ceux qui étaient avec lui allaient vers Damas avec des lettres de recommandation de la synagogue, pour que, s'ils trouvaient quelques-uns qui fussent *de la voie (tès hodou)* ils puissent les amener liés à Jérusalem. En ce temps la chrétienté n'avait pas de nom. Elle était apparue dans le monde, mais elle-même n'était pas du monde, et ses voies non plus. Ce n'était pas le judaïsme avec ses cérémonies, institué par Dieu mais maintenant corrompu par l'homme. Ce n'était non plus le paganisme, avec ses orgies impures et ses abominations. C'était une chose étrange et céleste, gouvernée par aucun des principes qui gouvernaient le monde. Et elle n'avait aucun nom, mais elle était appelée « la voie ». Nous la voyons plusieurs fois nommée ainsi dans les Actes³.

Étant un cœur et une âme, et une grande grâce s'étendant sur eux, les cœurs de ceux qui avaient été bannis par tous les autres sur la terre manifestaient un but céleste, un courage et une joie qui n'étaient pas de l'homme. Le martyr Étienne, étant lapidé à mort par la multitude, pouvait

³ Act. 9:2 ; 19:9, 23 ; 22:4 ; 24:22.

courber ses genoux et répandre ardemment son âme en faveur de ses ennemis et, avec l'unique pensée de leur bénédiction, prier pour eux et regarder fixement vers le ciel, puis remettre son esprit à Christ en s'en allant. Que les disciples soient battus de verges, que leurs pieds soient liés dans des fers ou que leurs dos ensanglantés reposent sur le sol froid d'une prison, ils pouvaient chanter des louanges au Seigneur au milieu de la nuit au lieu de murmurer sur leur sort. D'autres pouvaient estimer comme une joie de souffrir pour le nom de Jésus. Quel [autre] nom pouvait alors être choisi pour un tel témoignage de foi ? Aucun ! Par conséquent ils furent nommés *la voie*. Et pourtant, nous pouvons ajouter qu'elle ne constitua jamais leur vrai nom jusqu'à ce que les hommes moqueurs et ironiques d'Antioche appellent en premier *chrétiens* les disciples présents dans leur ville. Appelés ainsi de façon sarcastique par l'homme, ce terme fut accepté par l'Esprit depuis ce jour. Toutefois, jusque-là, ils n'avaient pas de nom. Et Saul, avec sa compagnie, enflammé par cette extermination, se tourna vers Damas pour chercher ceux qui étaient *de la voie*. Mais en un instant tout fut changé. « En chemin, en plein midi » dit l'apôtre longtemps après, « je vis, ô roi, une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil, laquelle resplendit du ciel autour de moi et de ceux qui étaient en chemin avec moi. Et comme nous étions tous tombés à terre, j'entendis une voix qui me parlait et qui disait en langue hébraïque : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? Il t'est dur de regimber contre les aiguillons. Et moi je dis : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Je suis Jésus que tu persécutes » (Act. 26:13-15).

Telle fut le solennel dénouement pour sa conscience, la terrible réponse. Christ et Saul se trouvaient face à face ! Saul, dans le plein courant de son énergie, avec l'inimitié et la violence de son opposition au Seigneur, et le Seigneur, lui, avec sa calme et touchante réponse empreinte de miséricorde : « Je... tu... » ! Personnellement, individuellement, seul, et face à face – tels étaient Christ et cet homme persécuteur et dangereux, « cet occupant du sol », ce redoutable devastateur et éboueur de l'assemblée de Dieu. « Je suis Jésus ». Sa mission était accomplie sur la terre et, dans la splendeur de la gloire céleste, il ne faisait que chercher des objets tels que Saul pour déployer les vertus du salut ! Parle, Saul ! que ta voix soit entendue ! Le jour n'est pas [encore] venu où ceux qui refusent de répondre maintenant à cet appel seront [alors] sans voix !

« Et lui, tremblant et effrayé, dit : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » [Act. 9:6b] Ce n'était pas alors la réponse de quelqu'un qui ne connaissait pas encore son propre cœur : « Seigneur, *je* te suivrai... », etc. Non, cela, c'était la volonté de l'homme. Mais avec Saul, c'était plutôt « Seigneur, que *veux-tu* que je fasse ? ». Son âme fut convertie à Christ. La volonté de l'homme fut brisée, seule la volonté de Dieu [lui] était permise. C'était l'instinct et l'expression de l'obéissance, la première caractéristique du nouvel homme. Le vieil arbre était coupé jusqu'à ses racines et

la nouvelle vie fut implantée par la voix vivifiante du Fils de Dieu – et une fois [là], elle cherche à agir, avant même que sa conscience ne soit en repos, alors même que son âme était dans l'angoisse.

Aveuglé pour plusieurs jours par la gloire de cette lumière, incapable même de voir tous ceux autour de lui, afin qu'il puisse regarder uniquement ce qui était dans son propre cœur, pendant trois jours et trois nuits aucune nourriture et aucune boisson ne traversa ses lèvres. Son âme dans l'angoisse pouvait dire : « Je t'ai invoqué des lieux profonds, ô Éternel ! » [Ps. 130:1] Tout cela fut produit en un seul instant et fut tourné en bien dans son âme par l'évangile, inauguré du trône de Dieu – un évangile qui déclarait la valeur aux yeux de Dieu de ce que [Jésus] son Fils avait fait quand il est mort, ressuscité et monté au ciel, l'évangile de la gloire de Dieu. Ce fils de Benjamin, « un loup qui déchire : le matin, il dévore sa proie », deviendra dès ce midi celui qui « le soir, partage le butin » [cf Gen. 49:27].

« Et, le conduisant par la main, ils l'emmenèrent à Damas » [v. 8]. Là, dans l'isolement et la repentance, dans la maison de Judas, dans la rue appelée Droite, [il était] sur ses genoux en prière si réellement que le Seigneur attira l'attention d'Ananias [à ce sujet] dans le touchant entretien avec lui, par ces mots « voici, il prie » – second caractère du nouvel homme. C'était la prière, expression de la dépendance, entendue [en Paul] dès le départ ; et cela, accompagné du désir d'obéissance, avant que son âme ne trouve le repos, ou la paix avec Dieu.

Mais Ananias est-il préparé pour cette pleine expression de la miséricorde pour quelqu'un tel que Paul ? Pouvait-il comprendre le vin nouveau de cet évangile de gloire, qui s'avancait et avait saisi quelqu'un tel que lui ? Non. Il proteste : « Seigneur, j'ai ouï parler à plusieurs de cet homme, combien de maux il a faits à tes saints dans Jérusalem ; et ici il a pouvoir, de la part des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent ton nom » [Act. 9:13-14]. Il ne pouvait que supposer que tout cela était une erreur. Il n'était pas possible que quelqu'un tel que lui puisse ainsi être laissé en paix, comme un vase approprié pour manifester la plénitude de la miséricorde. Saul lui-même [en] est étonné, et lui-même plaidera : « Seigneur, ils savent que je mettais en prison et que je battais dans les synagogues ceux qui croient en toi ; et lorsque le sang d'Étienne, ton témoin, fut répandu, moi-même aussi j'étais présent et consentant, et je gardais les vêtements de ceux qui le tuaient » (Act. 22:19).

La réponse du Seigneur à Ananias fut celle-ci : « Va ; car cet homme m'est un vase d'élection... car je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom. Et Ananias s'en alla, et entra dans la maison ; et, lui imposant les mains, il dit : Saul, frère, le Seigneur, Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint » [Act. 9:15-17].

Ici nous avons l'évangile, transmis par Ananias de la part du Seigneur à Paul, bonne nouvelle ôtant la terreur de Dieu qui avait rempli son âme, parlant de paix à cette âme troublée dans sa conscience, détournant avec une tendre main la flèche aiguë de la conviction [de péché]. Et Saul reçoit alors l'Esprit de Dieu comme sceau de son message de grâce. Ses yeux, qui jusque-là avaient été fermés à tout sauf à ses ténèbres intérieures, sont maintenant rendus capables d'admirer (*anabléphès – que tu recouvres la vue*) la cause de tout ce qui [lui] était arrivé – [d'admirer] la face même de Jésus Christ dans la gloire.

Ananias le reçoit alors par le baptême. « Et aussitôt il prêcha Jésus dans les synagogues, disant que lui est le Fils de Dieu » [v. 20]. C'était une véritable conversion, le retour complet de cet homme, le brisement de sa volonté. Et les caractères de la vie nouvelle, du nouvel homme, sont pour la première fois manifestés : la paix avec Dieu et le Saint Esprit scellent tout dans cette âme. Et il put dire, comme il le fit plus pleinement plus tard : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » [2 Cor. 4:13], selon ce qui fut entendu quand il prêcha le Christ dans les synagogues de Damas.

L'appel du « vase »

Ainsi fut l'appel de ce « vase d'élection ». Retiré du peuple d'Israël et des nations (Act. 26:17) par sa conversion, il est envoyé depuis la gloire de Dieu en haut où Christ était, pour être « serviteur et témoin, et des choses que tu as vues et de celles pour [la révélation] desquelles je t'apparaîtrai » [Act. 26:16] et, comme envoyé de Christ dans la gloire, pour faire connaître sur la terre toutes les choses qu'il avait appris se trouver la-haut. Céleste par sa [nouvelle] naissance, céleste dans son témoignage, il est un exemple pour tous ceux qui viendront à croire ensuite en Jésus, depuis ce moment, pour la vie éternelle [1 Tim. 1:16]. Chaque croyant depuis ce jour acquiert de cette gloire son propre titre de naissance. [En effet,] la position de Christ à un moment donné détermine celle de tous ceux qui lui appartiennent – que ce soit sa position comme étant incarné, comme étant ressuscité, ou comme étant monté dans la gloire de Dieu. De tels croyants doivent apporter le témoignage qu'ils appartiennent à cette scène [céleste] et à celui qui s'y trouve ; qu'ils ont été retirés d'Israël et des nations et qu'ils n'appartiennent plus ni à l'un ni à l'autre, mais qu'ils sont des hommes célestes auxquels il sera montré, comme à Saul, combien ils doivent souffrir pour son nom alors qu'ils vivent et passent à travers un monde qui l'a rejeté.

Quelle pensée merveilleuse que Dieu ne cherche aucun bien dans l'homme ! Il cherche plutôt ceux qui peuvent être le plus capables de manifester cette miséricorde à laquelle il prend plaisir, « afin de faire connaître les richesses de sa gloire dans des vases de miséricorde qu'il a

préparés d'avance pour la gloire... lesquels aussi il a appelés, [savoir] nous, non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les nations » [Rom. 9:23-24].

4) *Le vase rendu libre*

« Car la loi de l'Esprit de vie dans le christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (Rom. 8:2).

Les aiguillons et la voix de Jésus

La culpabilité durant la vie est souvent apprise par une âme convaincue en un espace de temps incroyablement court. Des hommes qui ont été sauvés de noyades ont dit que, comme un flash de lumière, leurs vies ont défilé devant eux, et les péchés oubliés, commis des années auparavant, ont semblé en un moment ressurgir devant eux dans leur terrible réalité. Selon les paroles de Moïse, homme de Dieu, on pourrait dire : « Tu as mis devant toi nos iniquités, devant la lumière de ta face nos [fautes] cachées » (Ps. 90:8). La conscience morte se réveille, stimulée par les rayons convaincants de la lumière de Dieu, et en un moment nous nous tenons devant Celui qui nous dit toutes les choses que nous avons faites.

Quand il en est ainsi, les excuses n'ont aucune valeur. Aucun palliatif n'est alors accepté. L'âme de l'homme est mise à découvert dans la présence de Celui qui est infiniment saint. Jusque-là la conscience peut avoir été endormie, avec aucun sentiment de culpabilité sinon le vague sentiment que tout n'est pas bien. Ou bien la conscience peut jusque-là avoir été mal à l'aise, et cependant aucun sentiment de sa culpabilité n'existe. Sans doute, Saul de Tarse tremblait devant ces paroles : « Il est dur de regimber contre des aiguillons ». La conscience naturelle de l'homme sent parfois ces aiguillons et ces sollicitations. Son zèle et ses ardeurs sont alors forcés et fictifs. L'homme a des remords face à de tels avertissements⁴ qui mettent en jugement ses actions (ce que fait aussi la conscience), et bien qu'il cherche à réduire au silence cette voix par un zèle renouvelé, elle demeure néanmoins toujours là.

N'y eut-il pas des aiguillons sur la conscience naturelle de Saul de Tarse quand, avec le visage tourné en haut, brillant comme un ange, Étienne le martyr contemplait les cieux, son corps étant brisé sous les pierres par la multitude, et qu'il recommandait son esprit à Jésus ? N'y en avait-il pas quand, pour être eux-mêmes délivrés et ceux qu'ils aimaient de la prison et de la mort, les pâles visages de ceux qui aimaient leur

⁴ Anglais *principle*. (ndt)

Maître blasphémaient son nom, contraints à cela par cet homme violent (Act. 26:11) ? Ah ! « la voie des perfides est dure » [Prov. 13:15] et c'était le cas pour Saul. Cependant, alors que sa conscience naturelle prenait connaissance de ces choses, son âme ne s'est pas pour autant convertie à Dieu. Non, la conscience naturelle de l'homme le conduit plutôt loin de Dieu. Elle amenait Saul à des excès plus grands encore. Elle conduisit Adam loin de Dieu, pour se cacher parmi les arbres du jardin, jusqu'à ce que sa conscience sente la puissance de cette parole : « Adam, où es-tu ? » Alors elle fut réveillée et il se tint devant Dieu comme un pécheur convaincu. Elle amenait Saul à vouloir cacher à lui-même son réel état sous le zèle religieux qui jusque-là remplissait son âme.

Mais quand la voix de Jésus l'atteignit dans sa folle carrière, sa culpabilité se présenta dans sa terrible intensité, et il fut jeté par terre. Et quand il fut amené à prendre connaissance de la culpabilité de sa propre âme dans la présence de Dieu, où aucune excuse ne peut prévaloir, alors sa conscience fut purifiée et établie en paix. Mais dans son cas, à cette occasion, la question de sa *nature [pécheresse]* ne fut jamais soulevée. Ce n'est pas la question qui vient en premier dans l'histoire des âmes. Les efforts pour éviter le mal et faire le bien, et pour plaire au Seigneur, lesquels suivent la conversion, font ressortir cela dans leurs véritables et terribles profondeurs. Saul doit maintenant passer par cette étape dans l'histoire de son âme, pour sa propre délivrance comme saint. Je ne m'attarde pas ici sur sa nécessité pour aider ensuite les autres mais, comme vase de miséricorde qui doit être affranchi d'un tel état.

La découverte de la nature pécheresse, le rôle de la loi

Ce fut probablement durant ces trois années pendant lesquelles il s'en alla en Arabie puis habita à Damas [Gal. 1:17], que cela eut lieu pour lui. Je n'en ferai pas un dogme, mais ce fut un processus nécessaire, quel que soit le moment où cela arriva. Et nous trouvons le résultat de cela dans la leçon expérimentale qu'il fit de sa nature, à travers les angoisses et exercices amers détaillés en Rom. 7. Sans doute il eut à faire l'expérience pour lui-même de la plupart de celles-ci mais aussi de beaucoup d'autres leçons qu'il apprit pour la délivrance d'autres âmes.

Ici je remarquerai que les expériences des versets de la fin de ce chapitre bien connu (Rom. 7:14-26) ont une signification peut-être plus vaste et plus large que beaucoup n'imaginent. Elle est tracée par l'Esprit de Dieu de telle manière qu'aucune âme exercée, quelque profonde que soit son expérience et quelles que soient les voies et les dispensations sous lesquelles elle se trouve, ne puisse en quelque mesure y trouver l'expression de ce par quoi elle passe. Dans un cri ou un autre exprimé ici, elle trouvera l'écho de ce qu'elle éprouve – bien que, sans doute, la pleine ex-

pression de cela ne peut être connue tant que la lumière de la chrétienté n'a pas brillé [pour elle]. Je n'entre pas dans les détails. Beaucoup l'ont fait, certains avec un plus grand profit que d'autres. Mais je pense que cela dépasse largement les exercices d'une âme sous la loi telle qu'elle se présente dans les « dix commandements ».

L'homme naturel peut avoir vécu, « quant à la justice qui est par la loi... sans reproche » [Phil. 3:6], et cependant son âme n'est pas encore réveillée. Et dans le cas d'actes clairs de péché, les interdictions de la loi n'ont jamais été annulées. Mais elles ne touchent jamais à l'arbre, la racine intérieure du péché ! Un de ses commandements qui atteignait la partie la plus profonde de l'âme disait : « Tu ne convoiteras point », et quand ce commandement, expression de la sainteté de la loi, vint, alors « le péché a repris vie, et moi je mourus » [Rom. 7:9]. « Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises, car sans [la] loi [le] péché est mort » [v. 8], il reste dormant, sans provoquer l'âme, jusqu'à ce que son impureté soit ainsi révélée.

La nature humaine tombée montre cela trop manifestement, de toutes les manières (si nous ne l'avons pas nous-mêmes découvert) depuis notre plus tendre enfance jusqu'à notre dernier souffle, dès qu'est amorcé en nous le désir de ce qui est interdit. Des milliers d'occasions et d'exemples peuvent être cités à l'appui de cela.

Il y avait une « loi » dans le paradis, avant que l'homme ne tombe. Et l'homme était une créature responsable avant qu'il rompe [sa relation] avec Dieu. Il était responsable d'obéir à la loi qui interdisait de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal – avant qu'il ne devienne un « transgresseur ». Dieu lui avait révélé ses voies comme Donateur, dans une large et vaste libéralité. Rien n'était refusé à l'homme. Les dix mille affluents qui contribuaient à son bonheur en Éden parlaient de Dieu qui ne lui retirait aucune bonne chose. Cette parole « Tu mangeras librement de *tout* arbre du jardin » [Gen. 2:16] proclamait la libéralité et la plénitude d'une Main généreuse. L'homme devait jouir de tout librement. Une seule petite interdiction l'empêchait de manger du fruit d'un seul arbre, un arbre qui marquait une responsabilité qui, une fois endossée, ne faisait qu'entraîner au mal : « Au jour où tu en mangeras, tu mourras » [v. 17]. En respectant cela, il exprimait que sa volonté était soumise à Dieu qui l'avait placé là et l'avait entouré de toutes les bénédictions de la création.

C'est le principe de la loi. Une interdiction prouvera toujours [qu'il y a] une volonté dans la personne à laquelle elle s'adresse, qu'elle soit soumise ou insoumise à l'autre. La plus petite interdiction est suffisante pour cela. C'est le moyen de découvrir si un autre vous est ou non soumis. S'il est insoumis, l'autorité de l'autre est refusée, et comme conséquence,

deux volontés s'opposent l'une à l'autre. Alors l'homme est mis à l'épreuve, et reconnaît dans sa conscience que Dieu a le droit de demander qu'on lui obéisse.

Or Satan ne commence pas par attirer l'attention sur la bénédiction dont l'homme a été entouré, ni sur le caractère de Dieu qui « donne toutes choses richement pour en jouir » [1 Tim. 6:17]. Il s'attarde plutôt sur l'interdiction en attirant l'attention sur l'interdiction seule : « Quoi, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? » [Gen. 3:1], alors que Dieu avait dit : « Tu mangeras librement de tout arbre du jardin » [Gen. 2:15]. Le grand coup de maître du serpent fut d'introduire la convoitise dans l'âme et la défiance envers Dieu, et de semer la suspicion quant à la plénitude et à la libéralité avec lesquelles la nature divine accordait ces choses. C'était le poison du serpent qui ne cessa d'infecter l'humanité depuis ce jour. Il fit cela avant qu'un seul péché ait été commis. Le diable s'est introduit et a semé la défiance dans le cœur de l'homme, suscitant la suspicion dans l'âme et séparant l'homme et son Créateur par le manque de foi en celui-ci. C'est ce que se font les hommes les uns à l'égard des autres jusqu'à maintenant, pour atteindre quelque but qu'ils ont en vue. Je dirais qu'ils ne pensent peut-être pas ainsi. Mais la majeure partie des souffrances entre les hommes, ou même entre les frères, sont causées par des malices dans le dos ou quelque bruit largement répandu auquel d'autres sont prêts à tendre l'oreille. Et cela permet à la défiance de surgir entre les âmes. Puis la défiance une fois engendrée, l'affection se refroidit, mais plus spécialement en celui qui a mal agi à l'égard de l'autre. Il est excessivement difficile de faire confiance à quelqu'un que vous avez trompé. « La langue fausse hait ceux qu'elle a écrasés » [Prov. 26:28] et « Le rapporteur divise les intimes amis » [Prov. 16:28], et « Celui qui faisait tort à son prochain le repoussa » [Act. 7:27], etc. Ces passages (familiers dans leur caractère) ne sont que les agissements de ce principe de mal. D'où ce juste proverbe : 'Le juste peut oublier, le faiseur de tort jamais !'

Ramener l'homme à une parfaite confiance en Dieu et endurer l'outrage contre Sa nature était l'œuvre de Christ « en la consommation des siècles » [Héb. 9:26].

La reconnaissance par la conscience du bien et du mal

L'homme, donc, était une créature responsable avant qu'il ne tombe. La défiance en Dieu et la convoitise furent introduites dans l'âme de la femme. Sa volonté se dressa contre Dieu et, dans le cas d'Adam, une volonté déterminée (car « Adam n'a pas été trompé », 1 Tim. 2:12), et l'homme tomba. Une brèche, aussi large que l'orient est éloigné de l'occident, intervint immédiatement entre Dieu et l'homme. Un abysse, impos-

sible à réparer ou à retraverser. L'homme devint « comme l'un de nous », dit le Seigneur, « pour connaître le bien et le mal » (Gen. 3:22). Cela ne peut jamais être oublié. L'homme ne retourna plus jamais à l'état d'innocence. Et qu'en est-il alors de cette connaissance du bien et du mal ? C'est quelque chose qui est dit aussi de la Divinité : « comme l'un de nous », lisons-nous, « pour connaître le bien et le mal » ! [Eh bien,] c'est pour comparaître en jugement et entendre la sentence sur le bien et le mal qui se trouvent dans nos propres âmes. De David le roi il fut dit par la femme sage de Thekoah : « le roi, mon seigneur, est comme un ange de Dieu, pour entendre le bien et le mal » (2 Sam. 14:17). C'est en rapport avec les décisions de jugement, mais cela peut aussi s'appliquer aux décisions de Salomon (1 Rs. 3:9) et d'Israël (Dt. 1:39) ; voir aussi Héb. 5:14.

Tel est le travail de la conscience : faire prendre connaissance du mal pratiqué par une volonté opposée à Dieu ; être mis en jugement à cause de ce mal et être condamné en comprenant, hélas, le bien qui s'oppose au mal ; approuver le bien sans puissance pour l'accomplir. Tel est l'homme tombé, avec sa conscience : responsable avant la chute ; défiant envers Dieu ; transgresseur de son commandement par sa volonté [propre] ; et avec la capacité, même une fois tombé, de prononcer la sentence sur ses propres actions, par la connaissance du bien et du mal, sans pouvoir ni désir de pratiquer le bien et incapable d'éviter le mal ! Alors finalement, il fut chassé de la présence de Dieu, parce que, sur une telle base, il avait perdu sa place pour toujours. Trois choses ont marqué son état : la défiance envers Dieu ; le péché commis dans une telle défiance ; enfin, sa place irrémédiablement perdue. Mais ces trois choses sont renversées par l'évangile [pour le croyant]. Sa confiance est restaurée par la foi en lui comme Sauveur ; ses péchés, commis dans la défiance de Dieu, sont ôtés ; enfin, il est introduit dans une nouvelle position en Christ devant Dieu. L'âme, une fois réveillée, découvre ces grandes inimitiés primitives qui ont séparé l'homme de Dieu et ont opéré en lui, produisant ces profonds et solennels exercices. Le sentiment de sa responsabilité comme pécheur qui a mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et l'inimitié de son cœur [manifesté] par les mauvaises œuvres ; la connaissance que le bien n'est pas pratiqué et le mal de sa nature mis en évidence ; l'absence de puissance pour tout sauf pour le mal ; le sentiment, dans une certaine mesure, différant selon les circonstances, de la bonté de Dieu ; la responsabilité d'être soi-même droit devant Lui – ces choses sont présentées avec force à l'âme, par des leçons terriblement amères.

Les expériences de Romains 7

Aucune parole d'homme ne peut égaler celles de l'âme dans l'angoisse en Rom. 7 : « Mais moi je suis charnel⁵, vendu au péché ; car ce que je fais, je ne le reconnais pas, car ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique. Or si c'est ce que je ne veux pas que je pratique, j'approuve la loi, [reconnaissant] qu'elle est bonne. Or maintenant, ce n'est plus moi qui fais cela, mais c'est le péché qui habite en moi » [v. 14-20]. « Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien ; car le vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, *cela* je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. Or si ce que je ne veux pas, moi, – je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi pour moi qui veux pratiquer le bien, que le mal est avec moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres » [v. 19-23]. Remarquez, cher lecteur, cette lutte entre le *bien* et le *mal* dans une âme sous le sentiment de sa responsabilité, ou *dans la chair*. Et encore ce n'est pas tant sa culpabilité qui la trouble, mais son état. Cette profonde angoisse prend non seulement cela en compte, mais retourne en arrière au premier écart de l'homme par rapport à Dieu. Toutes les racines de son être sont mises à nu et découvertes devant celui avec lequel elle a affaire. Combien sont variées les voies de Dieu pour conduire une âme dans cette lutte – afin qu'elle puisse apprendre à ne plus lutter, et que chaque effort, chaque épreuve, chaque combat, aussi longtemps qu'ils dureront, sont autant de preuves supplémentaires et évidentes qu'elle n'est pas arrivée au point où, cessant de lutter, elle abandonne. Et alors seulement, elle découvre que cet abandon, c'est la liberté. Elle est alors libérée, affranchie.

Je m'abstiens ici de faire de ces exercices et de leur issue des exemples comme on en trouve dans la Parole. Beaucoup d'exemples s'y

⁵ Il y a deux mots dans la langue originelle pour *charnel* (*sarkikos* et *sarkinos*), la seule différence entre eux tenant à une lettre. On les trouve en 1 Cor. 3:3 et Rom. 7:14, et ailleurs. Un mot s'applique à la position de quelqu'un qui est réveillé (vivifié) mais encore *dans la chair*, c'est-à-dire quelqu'un qui a le sentiment de sa responsabilité comme enfant d'Adam mais d'aucune délivrance devant Dieu. C'est Rom. 7. L'autre s'applique aux saints dont l'état pratique n'est pas spirituel : ils marchent à *la manière des hommes*. C'est 1 Cor. 3. Ce dernier passage est à l'opposé de l'état normal d'un saint comme *homme spirituel*. Nous trouvons, dans ce contexte (1 Cor. 2 et 3) l'homme *naturel*, l'homme *spirituel* et l'homme *charnel*. Le premier est un homme n'ayant qu'une âme naturelle qui n'a pas été vivifiée ; le second, l'état normal du saint ; et le troisième, le saint marchant selon la chair.

trouvent. Beaucoup aussi [de ces exemples], observés au sein du peuple de Dieu, peuvent être interprétés chaque jour par l'Écriture.

La découverte d'une mauvaise nature, par un saint, suggère tout de suite que celle-ci doit être subjuguée. Les désirs et les envies de son âme renouvelée, quand ils sont sentis par elle, suggère aussitôt que ceux-ci soient gratifiés, et Dieu les lui a donnés dans ce but. Le sentiment aussi de sa responsabilité selon laquelle ces deux suggestions doivent trouver une réponse d'une manière ou d'une autre ouvre la porte à cette profonde lutte. Ce n'est pas du tout un conflit à proprement parler. C'est un effort qui se termine simplement par la défaite, chose encore plus pénible. Il conduit à la captivité et ne rend pas libre. Mais quand la délivrance arrive – non pas la victoire (la victoire serait mon propre acte méritoire ; mais c'est la délivrance provenant d'un Autre) – c'est une double délivrance. Elle répond au bien que j'étais incapable de produire, et au mal qu'il était impossible d'éviter. L'âme doit être capable de lever les yeux et de se réjouir dans la liberté avec Dieu, mais aussi d'abaisser son regard vers son propre cœur et d'être capable de produire le bien qu'elle espérait accomplir, ayant [découvert] la puissance sur les œuvres de la nature pécheresse, la chair à l'intérieur d'elle-même.

C'est là que nous trouvons un écueil quant à nos âmes. Beaucoup n'ont pas saisi la liberté qui les rend capables de regarder à Dieu. Ils peuvent dire : « Tout est bien », mais quand nous examinons nos propres cœurs, sommes-nous tous libérés de la puissance du mal à l'intérieur ? Non, la véritable joie et la reconnaissance dont les âmes font l'expérience en étant libres en regardant en haut les rendent hélas trop souvent négligentes par rapport au mal intérieur. Cela peut provenir de l'ignorance. C'est en effet souvent le cas. Nous avons besoin d'être enseignés qu'il y a une liberté de l'âme, opérée par l'Esprit, dans laquelle on peut marcher chaque jour absolument en dehors de toutes les œuvres de la chair ou des désirs de l'esprit. Une telle liberté, en effet, est comme s'il n'y avait aucun mal à combattre – une liberté qui porte du fruit pour Dieu.

Ce n'est pas qu'il n'y ait plus de conflit jusqu'à la fin de notre pèlerinage ici-bas. Ce n'est pas que *la chair* cesse d'être une occasion de vigilance constante. Ce n'est pas non plus que *le péché dans la chair* puisse cesser d'exister, tant que nous sommes sur la terre – bien qu'il ait été *condamné* quand Christ est mort. Mais rappelons-nous le chemin de Paul comme saint, un vase élu de Dieu, quelqu'un qui marchait dans un tel chemin (et en cela il rejoignait d'autres aussi) qu'il pouvait dire : « C'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » [Phil. 2:13] ! Ce n'est plus alors : « Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais » [Rom. 7:19]. Non, le *vouloir* et le *faire* sont accomplis par les âmes rendues libres, des vases dans lesquels Dieu peut agir, et utilisés selon son bon plaisir.

L'affranchissement du péché

Pour quel usage, bien-aimé lecteur, fait-on un vase ? Supposez que vous en placiez un sur la table à vos côtés. N'avez-vous pas deux pensées à l'esprit quant à son utilité ? [La première pensée, c'est que] vous le placez là pour maintenir ce que vous y avez mis. Ensuite, l'autre pensée, c'est qu'il peut être tenu par la main de quelqu'un d'autre. Si le vase avait une volonté ou qu'il pouvait faire des mouvements, son utilité serait entravée.

Il en est ainsi des vases de miséricorde de Dieu. Ils peuvent être sans volonté et sans agissements propres. Ils doivent être remplis de ce qu'il met en eux, et tenus et utilisés par Ses mains. C'est seulement dans la mesure où nos volontés, nos agissements et nos pensées sont mis de côté, que nous serons réellement des vases [utiles], et comme tels remplis et préparés pour le Maître. Mais ce n'est pas notre sujet actuel. Ici nous parlons de la délivrance du vase pour qu'il puisse être libre dans son âme avec Dieu et libéré des œuvres de la volonté de la chair, afin d'avoir la puissance de porter du fruit pour Dieu – d'un côté pour qu'il puisse réaliser sa position « en Christ », d'un autre qu'il réalise ces paroles : « Christ vit en moi ».

Je me souviens, voici des années, avoir visité une sœur âgée à son chevet. Nous parlions pendant quelque temps de choses générales comme chrétiens. Je lui demandais si elle n'avait jamais pensé que Christ, qui est dans la gloire, était aussi 'vivant' dans son faible corps sur son lit de souffrance. Je n'ai jamais oublié l'étrange regard qu'elle me fit, alors que cette pensée traversait pour la première fois son esprit, comme je m'en rendis compte. « Ah », dit-elle, « Christ vivant en moi ! » Cela semblait être une merveilleuse révélation à son âme – le corps, comme vase, dans la puissance de ce fait que Christ (non pas moi) vit en moi : « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » [Gal. 2:20]. Et dans la teur de ces paroles de Paul « Pour moi vivre c'est Christ » [Phil. 1:21], n'y a-t-il pas une pensée plus grande encore ? Ce dernier passage exprimait le motif de sa vie, la source de son âme ; le premier, le résultat du fait que « Christ vit en moi ».

C'est en effet cela, la liberté. « La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi ». Nous parlons de la loi de la gravitation, de la loi de la nature, et nous pensons à la tendance naturelle qui gouverne leurs actions, comme [par exemple] la pomme qui tombe sur le sol : elle ne décide pas quand elle se détache de l'arbre. La pensée [contenue dans ce mot loi] se trouve là, dans son propre caractère : c'est une force selon laquelle on doit se mouvoir – celle de « l'Esprit de vie dans le Christ Jésus », qui m'a affranchi. Elle élève l'âme au-dessus de cette loi du péché qui gouverne la chair et aussi de la loi de la mort. C'est devenu une loi, le

résultat naturel de la vie qu'il a soufflée dans les disciples quand il ressuscita, lui, un Esprit vivifiant, le second Homme, le Seigneur ressuscité.

Ainsi, nous pouvons dire que l'âme, ayant réalisé sa responsabilité « sous la loi » d'avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, passe à travers ces profondes leçons afin de découvrir expérimentalement les profondeurs d'une nature ruinée, *la chair*, qui apparut dans le cœur de l'homme quand il se détourna de Dieu. Mais maintenant rendu libre, il découvre aussi qu'il est parvenu à Christ, *l'Arbre de vie : la loi de l'Esprit de vie* en Lui l'a entièrement affranchi de *la loi du péché et de la mort*. Il est libre, aussi, des deux manières dont nous avons parlé, à savoir : libre dans son âme en regardant en haut à Dieu, et libre pour jouir, dans le présent et en espérance, de tout ce qu'est Christ [pour lui]. Et libre également des œuvres de *la chair* en lui. Le moi est ignoré, et la vie vécue dans la chair l'est dans la foi au Fils de Dieu, c'est-à-dire dans la foi en lui comme objet, puissance, et comme tout. Les sources et les motifs de cette vie ne jaillissent pas du moi mais de Christ. On ne pourra porter du fruit pour Dieu qu'en « étant rempli du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu » [Phil. 1:21].

5) Pourquoi Dieu a-t-il permis l'introduction du mal ?

« Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Rom. 5:12).

L'introduction du péché dans le monde

Avant de continuer à examiner les voies de Dieu au sujet du vase d'élection, il sera profitable d'examiner les témoignages de la Parole concernant le *nouvel homme*, la *nouvelle création* de Dieu en Jésus Christ, qui est sur le point d'être développée dans ce vase de miséricorde. Les termes *vieil homme* et *nouvel homme* sont utilisés de manière très définie dans l'Écriture. Je pense qu'aucun de ces termes ne peut être appliqué comme tel à un individu. C'est-à-dire qu'un individu ne pourrait pas dire « Je suis le vieil homme », ni « Je suis le nouvel homme ». Ces termes sont génériques et généraux. Le premier embrasse tout ce que nous étions en Adam, et le second, tout ce que les croyants sont en Christ. Je ne vois pas non plus que l'Écriture nous autorise à dire que nous avons le *vieil homme* en nous – alors qu'elle enseigne pleinement que nous avons en nous *la chair* jusqu'à la fin. Si elle opère en nous, nous lisons : « De la chair, [je sers] la loi du péché » (Rom. 7:25). Ces termes seront abordés plus précisément avec l'examen des vérités maintenant devant nous.

En revenant à la condition de l'homme créé par Dieu au commencement, surgit maintenant une grande et importante question, à savoir la solennelle question de l'introduction du mal moral dans le monde. Combien fréquemment une telle chose est controversée par les hommes sceptiques, et combien souvent celle-ci est sans réponse dans la pensée même du croyant en Christ ! La question est celle-ci : Pourquoi Dieu a-t-il permis l'introduction du péché ? Pourquoi a-t-il laissé cette possibilité ? Et cette question englobe une autre, qui est l'introduction de la mort par le péché.

Il est important de posséder clairement la réponse à cette remarquable question qui laissera l'infidèle sans excuse et en même temps établira fermement dans la vérité divine les esprits de ceux qui croient. Je ne vais pas plus loin ici que l'entrée [du péché] dans le monde présent dans lequel nous vivons. Car nous savons d'après l'Écriture que le péché est dé-

jà entré dans l'univers, probablement par la rébellion de Satan, autrefois le « chérubin oint » (Éz. 28). Je n'inclus pas non plus la chute des anges qui ont péché et qui ont été précipités dans l'abîme (2 Pierre 2:4), gardés dans des chaînes d'obscurité pour le jugement du grand jour. Je limite donc la question à l'introduction du péché et de la mort dans ce monde, et à leurs conséquences, qui ont passé à tous les hommes – la race d'Adam seule. La mort peut avoir existé et était probablement déjà là, même dans ce monde, dans ses précédentes périodes de changement durant les âges et les cycles qui ont passé avant qu'elle n'ait été formée dans les mains de Dieu lors de l'œuvre des six jours, pour être une habitation pour l'homme.

J'accepte ce qui est maintenant assez connu de ceux qui étudient le monde – à savoir que dans ce qui ouvre le livre de la Genèse « Au commencement » et dans la clause suivante de ce verset, Dieu a laissé ouverte la possibilité que des millions d'années se soient écoulés depuis ce commencement où Dieu créa les cieux et la terre. Cela laisse ainsi un temps suffisant pour former les couches terrestres telles qu'on les trouve maintenant, dans les divers âges qui ont passé et par le moyen de nombreuses catastrophes qui ont probablement pris place, avant que l'œuvre des six jours ne soit accomplie. Car nous lisons dans la dernière clause du verset que la terre (non pas les cieux) était sans forme et vide (tohu), étant probablement tombée dans le chaos. Dieu ne l'a pas créée dans un tel état, ainsi qu'Ésaïe en témoigne, (És. 45:18) : « Il ne l'a pas créée vide » – le même mot hébreu que celui utilisé en Gen. 1.

Nous savons que des traces de mort sont trouvées dans les fossiles et les pétrifications d'animaux éteints et d'espèces actuellement inconnues, dans les couches formées dans les âges passés. Cela est pleinement admis. Mais cela n'interfère en aucune façon avec la question présente.

Je prends donc la déclaration de Rom. 5:13 comme base de la grande question maintenant devant nous : « C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché... » La première partie de cet important passage limite l'introduction du péché à ce monde et le second restreint le passage de la mort comme étant une conséquence du péché dans l'homme. Le premier ne précise pas l'introduction possible du péché dans d'autres sphères et le second [ne dit rien] sur la possibilité que la mort passe sur d'autres [créatures] que la famille humaine.

Tournons-nous maintenant vers Genèse 1 et 2 où nous avons le récit de la création de l'homme : « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son

image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle » [v. 26-27].

L'homme créé à l'image de Dieu, selon sa ressemblance

Dieu utilise pas ici deux mots distincts, très différents dans leur signification : *image* et *ressemblance*. Quelqu'un a exprimé de bonnes pensées sur l'utilisation assignée à chacun d'eux, auxquelles j'ajouterai quelques remarques. La manière appropriée selon laquelle cet usage est maintenu dans la Parole de Dieu fait partie de ses merveilles et de ses perfections. Le mot *image* est parfois utilisé, dans le langage humain, pour parler de ressemblance d'une manière ou d'une autre. Comme nous dirions : 'un tel est la véritable image de son père', pour dire qu'il lui est très ressemblant. Mais ce n'est pas de cette manière qu'il est utilisé en général dans l'Écriture. Ici, il est utilisé plutôt pour parler de ce qui représente un autre, sans référence à une ressemblance de traits ou autres quant à la personne représentée. Ainsi nous lisons que Christ est « l'image du Dieu invisible » (Col. 1:15) et que l'homme est l'image et la gloire de Dieu (1 Cor. 11:7), etc. Le mot *image* est employé ici dans le sens de la complète représentation d'un autre, comme l'image de Jupiter ou de César, etc. Mais le mot *ressemblance* est différent de cela. Sa signification est simple et facilement comprise : il décrit une personne semblable à une autre, c'est-à-dire qu'elle a les mêmes traits de caractère, de visage, etc.

L'homme a donc été créé des deux manières à la fois. Il fut établi comme grand centre d'un immense système, pour représenter totalement Dieu, comme son image. La domination de ce grand système lui appartenait. Toutes les choses créées étaient sous son autorité. Toutes les intelligences, sa femme comprise, devaient regarder à lui comme représentant Dieu dans cette sphère. Dieu seul était au-dessus de lui ; sinon tout était soumis à l'homme. Mais il avait aussi été fait à la ressemblance de Dieu. Tel que son Créateur l'avait fait, il était pur, et il était « très bon ». Il était également sans péché, absolument sans mal. Il avait été fait par Dieu et pour Dieu, et il était comme Dieu, digne d'être son image, de le représenter, et d'être le centre auquel tous devaient regarder. Et ayant une volonté intelligente, son choix, aussi, était libre.

Mais encore une fois nous demandons : Pourquoi Dieu a-t-il laissé la possibilité [de l'introduction] du mal moral ? Ou, en d'autres termes, pourquoi permit-il l'entrée du péché ? N'aurait-il pas pu créer un être qui ne pouvait pas tomber, et qui n'aurait pu faire que ce qui est bon et droit ?

L'homme, créé libre de choisir

La réponse est claire. Il l'a fait ainsi, car il voulait créer une créature glorieuse, l'homme, selon son image et selon sa ressemblance, libre de choisir le bien ou le mal, et non pas une créature gouvernée par une sorte de chaîne d'instincts, comme les oiseaux ou les bêtes autour de lui. Il devait laisser à l'homme l'introduction du mal comme possibilité mais non comme nécessité. Si l'homme, tel que Dieu l'avait créé, n'avait pas pu choisir le mal, alors il n'aurait pas eu de choix du tout et il n'aurait pas été plus vertueux en faisant le bien que le moindre animal qui suit les instincts de sa nature. Et puisqu'en ce cas il aurait dû [de toute manière] faire le bien, il n'aurait pas été plus vertueux qu'eux en le faisant.

Soit Dieu *devait se priver* (nous écrivons cela avec révérence) de créer un tel être, doté d'une existence d'un ordre supérieur et glorieux, avec un libre choix et une libre volonté ; soit il devait laisser à l'homme la possibilité [d'introduire] le mal. Hélas, quel résultat, dont la race déchue témoigne avec une telle terrible réalité ! L'homme choisit le mal et rejeta le bien, et au moment où il exerça son choix, il devint un pécheur. L'homme, créé à l'image de Dieu, tomba du haut de sa pré-éminence [Gen. 1:28, 2:19-20], pour ne plus jamais le retrouver. Et Adam tombé engendra un fils « à sa ressemblance, selon son image » (Gen. 5:3) – alors que, avant sa chute, il avait été créé « à la ressemblance de Dieu » (Gen. 5:1).

Remarquez qu'en tout cela, il n'y eut jamais la pensée que l'homme était saint. Il ne pouvait pas non plus être dit de lui qu'il était « selon le nouvel homme » ou qu'il avait été créé selon Dieu « en justice et sainteté de la vérité » (Éph. 4:24). Dieu est saint, absolument saint. Mais la sainteté [en rapport avec la création] est relative, vu qu'elle suppose l'existence du mal et implique la séparation absolue du mal. Mais cela ne peut pas être dit de l'homme tel que Dieu l'a créé. Il était pur et parfaitement bon, mais pour lui le mal n'existait pas jusqu'à ce que, lorsqu'il se présenta à lui sous forme d'une tentation, il le choisisse et mette de côté l'autorité et la volonté de Dieu dont il lui avait fait part. C'est vrai aussi pour ce qui concerne la justice, qui suppose également l'existence du mal.

La volonté de l'homme

Combien tout maintenant pour le pécheur dépend de [du renoncement à] sa volonté en ayant affaire avec Dieu ! Son salut, et tout, dépendent de la capitulation de sa volonté face à Dieu. « Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jn. 5:40). Et « que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Ap. 22:17). Or il est dit de Christ qu'il est « l'image du Dieu invisible » (Col. 1:15), « l'image de Dieu » lui-même (2 Cor. 4:4). C'est parce qu'il représente pleinement Dieu. Mais il n'est ja-

mais dit qu'il est « la ressemblance » de Dieu, simplement parce qu'il est lui-même Dieu – et donc il ne lui est pas seulement semblable. Mais il est dit à juste titre qu'il est venu « en ressemblance de chair de péché », parce qu'il n'avait pas du tout la chair de péché en lui. Voyez Rom. 8:3. Lui aussi avait une volonté, une volonté parfaite. Et alors qu'il fut tenté au plus haut point dans sa vie et dans sa mort, il fut toujours soumis à Dieu : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jn. 4:34).

Cette obéissance et cette soumission trouvèrent leur pleine perfection dans sa mort, « étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). Remarquez aussi qu'il n'était pas sujet à la mort, comme l'était le premier homme par son péché. Chez ce dernier, c'était le jugement de la désobéissance et, par la déclaration de Dieu, dans la mort, de la manière la plus marquée, c'était la fin de cette volonté dans l'homme. Mais c'est là que la perfection du renoncement de Christ à sa parfaite volonté, en obéissance, brilla pleinement. Ou plutôt, ne pouvons-nous pas dire que c'était la parfaite union d'une parfaite volonté en lui avec la volonté de Dieu, en obéissance jusqu'à la mort.

6) *Le nouvel homme*

« ...le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité » (Éph. 4:24).

Nous arrivons maintenant au Nouveau Testament, où nous trouvons un développement graduel des voies de Dieu quant au nouvel homme - une nouvelle sorte d'homme, pourrions-nous dire, en contraste avec le premier homme. J'aimerais juste attirer l'attention sur quelques-uns des points les plus essentiels se trouvant dans les trois grandes épîtres qui, considérées ensemble, nous donnent un aperçu complet de la pensée de Dieu et de son propos quant à la nouvelle création en Christ. Je fais référence aux épîtres aux Romains, Colossiens et Éphésiens.

Le nouvel homme dans les Romains

La première de ces épîtres dévoile en détail la fin morale de l'histoire du premier homme :

- comme tombé alors qu'il profitait de toutes les bénédictions ;
- après chaque mise à l'épreuve de la part de Dieu, étant trouvé inique alors qu'il était sans loi, ou transgresseur sous la loi – et tout cela, après avoir été en possession de tous les privilèges et avantages qui existaient avant que les voies spéciales de Dieu ne prennent place parmi un peuple retiré.

La fin de cette période de test et de ce temps de mise à l'épreuve arriva quand Christ vint [ici-bas] et fut rejeté. « Tous (maintenant) ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » dit la Parole en considérant les choses précédentes – c'est la mesure et le critère maintenant par lequel tous seront jugés⁶. L'homme a été établi en perfection comme créature, et est tombé. Peut-il maintenant atteindre les ardents rayons de la gloire de Dieu ? Sur une telle base, comme sur toutes les autres, tout est maintenant terminé avec le vieil homme pour toujours. Et Dieu doit maintenant en finir par le jugement en justice avec cet homme, dont la volonté s'est retournée contre lui ; ou alors, il doit se révéler lui-même en grâce souveraine par la justice, en vertu de l'œuvre de Christ. Je n'entre pas ici évidemment dans cette œuvre de la croix, la mort et la résurrection de Christ, ne considérant celle-ci que comme moyen par lequel Dieu termine

⁶ Apoc. 21:12 : les hommes seront jugés *selon leurs œuvres*. (ndt)

moralement, pour la foi, l'histoire de l'homme en justice, et commence sa nouvelle création en son Fils – comme chef d'une nouvelle race.

La section de l'épître dans laquelle Dieu montre, en premier, comment la race était sous le jugement et coupable devant lui finit au verset 19 du chapitre 3. Elle est immédiatement suivie par Romains 3:20 et suivants [qui montrent] comment la justice de Dieu est maintenant manifestée au pécheur, en ce que Dieu a ressuscité son Fils d'entre les morts et l'a fait asseoir en haut. Cette justice est manifestée non pas contre le pécheur sur la base de sa propre responsabilité. C'est la justice de Dieu, « par la foi en Jésus Christ », personnellement, mais aussi « par la foi en son sang », sang par lequel la justice de Dieu fut revendiquée contre le péché. L'homme peut donc ainsi se tenir sur la base d'une parfaite justification à l'égard de toute sa culpabilité.

Mais son état comme pécheur dans le premier Adam n'est pas terminé. Quand nous passons la section qui s'occupe dans tous les détails de sa culpabilité et qui se termine à Rom. 5:11, nous sommes conduits à la manière selon laquelle notre état complet est traité et jugé dans la mort de Christ. Nous lisons en Rom. 6 : « sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché ». Il n'y a absolument rien dans les Romains concernant le *nouvel homme*. Mais la crucifixion de notre *vieil homme* est pleinement mise en évidence, afin que le corps (ou la totalité) du péché puisse être mis de côté. L'allusion la plus proche à quelque chose de positif se trouve dans l'expression de Rom. 7 « car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur » [v. 25], mais cela ne va pas plus loin. Ayant pleinement conclu la question de notre culpabilité et de notre état, il ne va pas plus loin : montrant Christ ressuscité, il n'est pas dit du croyant qu'il est ressuscité avec lui. Pour cela, nous devons passer à l'étape suivante, dans l'épître aux Colossiens.

Il y a, dans les Romains, une nouvelle volonté, vue soit comme luttant contre l'ancienne, la chair, en Rom. 7, soit, quand l'âme est affranchie, comme marchant en *nouveauté d'esprit* et en *nouveauté de vie*. Toutefois les Romains nous présentent [essentiellement] la crucifixion de notre *vieil homme* avec Christ.

Le nouvel homme dans les Colossiens

Quant à la doctrine, l'Épître aux Colossiens, elle, se place entre celle aux Romains et celle aux Éphésiens. Dans les Romains, l'homme est vu comme vivant dans ses péchés, son cœur poursuivant sans retenue toutes les convoitises. Alors, que doit-il donc faire ? Il doit être mis dans la mort – la mort de Christ – pour réaliser que son histoire est terminée. « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui... » [Rom.

6:6]. En Éphésiens, nous avons l'homme « mort dans ses fautes et dans ses péchés » [Éph. 2:1] et par conséquent Dieu doit intervenir d'une autre manière. Contrairement aux Romains, où l'homme doit être placé dans la mort, parce qu'il vit dans ses péchés, la vie doit intervenir de façon positive pour vivifier l'âme morte dans une telle condition, et pour la ressusciter d'un tel état – et tout cela pour être une nouvelle création dans le Christ Jésus, qui est dans les lieux célestes.

Cependant l'Épître aux Colossiens, comme nous pouvons le supposer, prend en compte les deux côtés à la fois – morts dans nos péchés mais vivant aussi dans nos péchés. Elle le peut, quand nous regardons en arrière dans les Romains à notre ancienne condition, et en regardant en avant dans les Éphésiens à notre condition dans le Christ Jésus. C'est pourquoi nous lisons : « parmi lesquels (péchés) vous aussi vous avez marché autrefois, quand vous viviez dans ces choses » (Col. 3:7), et aussi : « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes... » (Col. 2:13). Le saint par conséquent est considéré comme *mort avec Christ* aux éléments du monde, mort au péché et à la loi, mais aussi ressuscité avec Christ. Et pourtant il n'est pas assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, mais il voit les choses qui sont « en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu » [3:1]. Il est cependant ici-bas sur la terre.

Ceci étant, dans les Colossiens, le croyant n'a pas atteint sa nouvelle position avec Dieu, bien qu'il soit rendu propre pour elle quant à la vie et comme ressuscité avec Christ. Il a un nouveau statut mais pas une nouvelle position. Dans cette épître, nous ne trouvons donc pas le *nouvel homme* tel qu'il en est question dans les Éphésiens [en 4:24]. Il est d'ailleurs remarquable que, alors qu'il en est apparemment parlé en Éphésiens 3 [v.16], c'est bien loin d'être le principal [sujet des] pensées d'Éphésiens 4:24. Différents mots sont utilisés dans l'original grec [pour le mot *nouveau*], et [en rapport avec cet adjectif *nouveau*] le mot *homme* (*anthrôpos*) est entièrement omis en Col. 3:10.

C'est donc un mot différent qui est utilisé pour *nouveau* dans les Colossiens, en contraste avec les Éphésiens. Dans les Colossiens, c'est *néos*, et dans les Éphésiens, *kainos*⁷. Ce dernier mot représente ce que je pourrais qualifier familièrement par l'expression pittoresque *tout nouveau*⁸, un genre (caractère) d'homme que l'on a jamais vu ou entendu auparavant⁹, alors que l'autre mot correspond à une chose entièrement nouvelle,

⁷ Cf. Éph. 2:15 : *un seul homme nouveau (héna kainon anthrôpon)*. *Kainos* exprime le caractère (nouveau) d'un objet ; c'est le côté subjectif et pratique. *Néos* exprime que c'est l'objet lui-même qui est nouveau ; c'est le côté objectif. (ndt)

⁸ Anglais : *brand new* : *tout nouveau, flambant neuf*. (ndt)

⁹ Il ne s'agit pas ici d'Adam innocent, ni d'Adam tombé, ni de la justice sous la loi, mais d'une création entièrement nouvelle.

mais qui n'implique pas une nouvelle sorte ou un nouveau genre comme l'autre mot.

On remarque cependant que l'unité de ces deux écritures, Éph. 4 et Col. 3, est réalisée par l'Esprit de Dieu avec une remarquable sagesse par l'emploi de ces deux mots dans la construction du verbe *renouveler* en Éph. 4:23¹⁰ et Col. 3:10¹¹ – c'est-à-dire qu'en Éphésiens le verbe est composé avec le « nouveau » de Colossiens et en Colossiens avec celui d'Éphésiens¹². Quelle sagesse merveilleuse des Écritures de notre Dieu !

Nous pouvons ici également noter une chose encore plus frappante et instructive, à savoir que le mot *dépouiller* est entièrement différent dans chaque épître. En fait, il n'y a aucune affinité du tout en grec entre ces deux mots. En Colossiens nous avons un mot qui signifie *sortir de dessous* ou *être débarrassé* de quelque chose, par exemple d'un vêtement. En Éphésiens nous n'avons pas cela ; le mot signifie *mettre entièrement de côté* ou *déposer*. Je peux ôter mon vêtement d'un seul geste, mais je peux aussi, par un autre geste, le déposer après l'avoir ôté. Nous comprendrons maintenant, en relation avec ce que nous avons déjà vu, la raison pour laquelle il en est ainsi dans chacune de ces épîtres.

On a une illustration de l'utilisation de ces deux mots en Lévit. 16:23 (version des Septante) où Aaron, ayant accompli l'œuvre du grand jour des expiations, vêtu de ses vêtements de fin lin blanc, ôte premièrement ceux-ci puis les dépose dans le tabernacle de la congrégation. Je convie également le lecteur anglais à lire Act. 7:58 où le verbe d'Éph. 4:22 (traduit dans cette épître par *dépouillé*, aurait mieux été traduit par *mis de côté*) est utilisé pour les meurtriers d'Étienne qui *déposèrent* leurs vêtements aux pieds du jeune homme appelé Saul ; et aussi en Hébr. 12:1 où le même mot est traduit par *rejeter*, au sujet des fardeaux et des péchés¹³.

En fait, alors que les Colossiens nous présentent le côté subjectif du *nouvel homme* (ce qui est la vie pratique dans laquelle le saint vit ici-bas en marchant sur la terre), les Éphésiens nous présentent le côté objectif

¹⁰ *ananéousthai*, d'être renouvelés (racine néos). (ndt)

¹¹ *anakainoumenon* : le nouvel [homme] qui est renouvelé (racine kainos). (ndt)

¹² On a aussi noté que le *kainos* d'Éph. 4:24 et le *néos* de Col. 3:10 sont caractéristiques de chaque épître. En Éphésiens c'est une nouvelle création en contraste avec l'ancienne ; en Colossiens c'est une nouvelle vie pratique dans laquelle nous vivons. Et en même temps, l'Écriture prend soin de montrer que c'est une chose entièrement nouvelle formée par Dieu.

¹³ Éph. 4:22 *apothéstaï*, d'avoir dépouillé ; Act. 7:58 *apéthénto*, déposèrent ; Hébr. 12:1 *apothéménoï*, rejetant. Il s'agit du même mot grec apotithēmi. Voir aussi Rom. 13:12 *rejetons*, Éph. 4:25 *ayant dépouillé*, Col. 3:8 *renoncez*, Jcq. 1:21 *rejetant*, 1 Pi. 2:1 *rejetant*. (ndt)

du *nouvel homme*, nous montrant ce qu'il est au ciel. Dans les Colossiens, c'est plutôt Christ en nous.

Dans les Romains, cependant, nous trouvons que « notre *vieil homme* a été crucifié » [6:6], ainsi que le côté subjectif du *nouvel homme*. Alors qu'en Éphésiens, nous trouvons le *vieil homme* entièrement *mis de côté* tandis que nous sommes tous vus en Christ – présentation objective de ce seul homme tout nouveau, une absolue nouvelle création en Christ.

Le nouvel homme dans les Éphésiens

Nous pourrions ainsi lire Éph. 4:20-23 : « Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ, si du moins vous l'avez entendu et avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus, [c'est-à-dire] d'avoir mis de côté, en ce qui concerne votre conduite précédente, le *vieil homme* qui se corrompt selon les convoitises trompeuses. Et soyez renouvelés [c'est-à-dire absolument renouvelés] dans l'esprit de votre entendement. Et, ayant revêtu le *nouvel homme* [c'est-à-dire d'un caractère tout nouveau], créé selon Dieu, en justice [non pas en innocence] et sainteté de la vérité ».

Cette « sainteté de la vérité » est en contraste avec les « convoitises trompeuses » du v. 22. La tromperie du serpent ayant produit les convoitises du cœur au commencement, et la justice étant la base de la nouvelle création de Dieu, le *nouvel homme* est formé (créé) en elle, et cela dans la sainteté (absolue séparation du mal) de la vérité qui l'a engendré. Quant au passage correspondant des Colossiens traitant le côté pratique, nous pouvons lire : « ayant revêtu le *nouvel (néos)* [homme] » (il n'écrit pas homme (*anthrôpos*), ce mot étant utilisé comme un objet à part entière en Éph. 4), « qui est renouvelé en connaissance, selon [l']image de celui qui l'a créé ».

Remarquez encore que, dans les Colossiens, Christ est notre modèle pour tout [ce qui concerne] ce *nouvel (homme)*. Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu (Col. 3:3). Les caractères de Christ comme l' élu de Dieu sont présentés comme formés [en nous] et devant être pratiqués [par nous] (v. 12-13). La Parole du Christ doit demeurer en nous richement (v. 16). En fait, comme dit le v. 11, « Christ est tout et en tous ». Alors que dans les Éphésiens, Christ est « Dieu » et c'est la nature de Dieu qui est présenté comme le modèle pour tous. Le *nouvel homme* ici est créé selon Dieu (Éph. 4:24). Il doit même être un imitateur de Dieu (Éph. 5:1). Marcher dans l'amour (ce que Christ a pleinement montré) et marcher comme des enfants de lumière correspondent aux deux caractéristiques essentielles de ce que Dieu est (Éph. 5:2 et 8).

Et nous avons encore plus. Dans les Colossiens, nous avons « selon [l']image (*kat' eikona*) de celui qui l'a créé ». Dans les Éphésiens, c'est plutôt selon Dieu lui-même (*kata théon, à la ressemblance de Dieu*) qui

est mis en évidence. Ici par conséquent, nous revenons en arrière à ces expressions *ressemblance* et *image*. Le nouvel homme d'Éphésiens est moralement comme Dieu, vu à sa vraie place en Christ dans les cieux, où il nous est présenté objectivement en Lui. Donc, quand nous en venons en Col. 3 à la vie pratique, le côté subjectif, nous avons *l'image*, parce que le nouvel homme marche présentement sur la terre, mais il y est pour représenter Dieu moralement, lequel était pleinement représenté en Christ lui-même ici-bas, celui qui est « tout ».

Et puis encore, quant à l'exhortation de chaque épître en relation avec le *nouvel homme*, nous trouvons en Col. 3:9 « Ne mentez point l'un à l'autre ». Il s'agit de vie pratique. Mais en Éph. 4:25, nous avons « ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain ». Ici, le vieil homme ayant été dépouillé, c'est la chose elle-même, le mensonge, dont il est question. Comme dans les Colossiens, c'est non seulement une exhortation à refuser la pratique de cela, mais c'est la chose elle-même, le mensonge, qui est vu comme étant dépouillé ici, et l'exhortation prend un caractère positif, en nous demandant de parler la vérité, comme c'est le cas dans les autres parties dans le contexte de l'épître. Et ici uniquement, aussi, nous avons le conflit du saint dans sa vraie et unique mesure. Satan est encore sur la scène, pour s'opposer de manière particulière à cet homme de la nouvelle création, comme au commencement il le fit pour la vieille. Mais je n'entre pas maintenant dans ce sujet.

7) Le vase privé de force humaine

« Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi » (2 Cor. 12:9).

Un autre caractère de la discipline

Dans un autre ordre d'idées, auquel nous espérons encore revenir, l'apôtre Paul écrit : « Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » [2 Cor. 4:7]. Je cite cela en relation avec la fin du verset. Dieu ne donne jamais une puissance intrinsèque à ses saints. « Dieu a parlé une fois ; ... deux fois j'ai entendu ceci, que la force est à Dieu » (Ps. 62:11). Si cela est important dans la vie des saints, combien plus, si je puis faire une telle distinction, pour ceux qui sont appelés à servir dans la Parole ! Cependant, dans chaque service et dans chaque œuvre dans les vies du peuple de Dieu, la puissance de Dieu est nécessaire, afin qu'ils puissent, marcher, servir, travailler et se donner de la peine dans l'énergie de l'Esprit et dans la manifestation de la vie de Jésus dans leur chair mortelle [2 Cor. 4:11].

Dans ce but, un autre caractère de la discipline prend place après que la délivrance soit connue. Cette discipline peut être plus ou moins étalée le long de leur vie, mais elle est absolument nécessaire pour produire la condition dans laquelle la puissance de Christ puisse opérer – condition caractérisée par ces paroles : « ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » [2 Cor. 12:9].

Le but de cette discipline n'est pas facilement distingué au premier abord par la majorité des saints. Elle est davantage pressentie et discernée par ceux qui servent ouvertement dans la Parole que par le peuple de Dieu dans ses voies ordinaires. Il arrive fréquemment, aussi, qu'elle se mélange avec les exercices avant qu'une complète délivrance soit connue, et il n'est alors pas aisé de la distinguer de ceux-ci dans l'analyse de l'histoire des âmes. Cependant, bien que nous puissions les confondre expérimentalement en nous-mêmes, l'Écriture les distingue très clairement. C'est seulement quand nous croissons dans la compréhension de la Parole et dans la pensée de l'Esprit que nous sommes capables de donner à chacune sa place et sa vraie interprétation. Nous connaissons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, alors ce qui est en par-

tie aura disparu et « alors je connaîtrai à fond comme aussi j'ai été connu » [1 Cor. 13:12].

L'exemple de Paul

Saul a servi parmi les saints pendant quelques années, avant qu'il ne soit mis à part pour l'œuvre à laquelle il avait été appelé. Cela eut lieu formellement et définitivement à Antioche (Act. 13), où il fut envoyé par le Saint Esprit pour sa première mission parmi les Gentils, mais en commençant, comme il dit toujours, par « les Juifs premièrement ». Sa mission est décrite en détail aux chap. 13 et 14 des Actes des Apôtres. Le vase a été préparé en silence, et maintenant, en allant vers ce champ plus large de la moisson, il avait besoin des voies spéciales du Seigneur pour lui ôter finalement et pleinement toute pensée de force dans l'homme. Le véritable succès de son travail et de la puissance de Dieu manifestée envers les âmes nécessitait des dispositions adaptées pour contrecarrer les tendances de la chair. Celle-ci cherche toujours à s'introduire ou à entraver le travail de Dieu. Souvent, dans des choses apparemment insignifiantes, l'intrusion est sentie par soi-même ou par d'autres, comme les « mouches mortes » qui font sentir mauvais l'huile du parfumeur [Eccl.10:1].

On s'attendra donc à ce que des voies spéciales de Dieu soient nettement distinguées au début de ce vaste service de l'apôtre à travers le monde qui commençait à Antioche. Après que la première partie de son œuvre ait été décrite et que celle à Antioche de Pisidie prenne place (Act. 13:14 et suiv.), le Seigneur conduit la troupe de serviteurs premièrement à Iconium (Act. 14:1 et suiv.), puis de là à Derbe et à Lystre. Là il est lapidé et chassé de la cité, alors qu'ils le supposaient mort. Je fais référence à ce moment pour le relier avec ce qu'il fait connaître de sa vie en 2 Cor. 12.

N'ayant pas de preuve visible de son appel pour servir le Seigneur, comme Pierre et les autres qui étaient établis par le Seigneur [ici-bas] dans sa vie, il devait prouver, comme c'est le cas de tout vrai ministère depuis ce jour, l'origine divine de son service par son effet sur les âmes. En conséquence, son ministère était constamment remis en question. Le serviteur doit s'attendre à cela de nos jours aussi, quand il cherche à servir selon la pensée de Dieu, et en suivant la ligne de ceux qui ont reçu un don de la part du Seigneur dans la gloire.

Or cela arriva d'une manière très pénible à Corinthe. Les jalousies d'autres serviteurs s'opposaient tellement à lui, alors que la majeure partie de son travail avait été accomplie, qu'il fut forcé de parler de lui-même de façon ostensible (sujet toujours pénible et éprouvant), et de mentionner des services, des labeurs et des peines rarement (peut-être jamais) égalées par aucun autre. La folie des autres nous donne ici un aperçu

d'une vie incomparable de dévouement pour Christ et pour l'église. « Sont-ils ministres de Christ ? (je parle comme un homme hors de sens,) – moi outre mesure ; dans les travaux surabondamment, sous les coups excessivement, dans les prisons surabondamment, dans les morts souvent, (cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante [coups] moins un ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit dans les profondeurs de la mer) ; en voyages souvent, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des brigands, dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations, dans les périls à la ville, dans les périls au désert, dans les périls en mer, dans les périls parmi de faux frères, en peine et en labeur, en veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité » (2 Cor. 11:23-27).

C'est ce qu'il avait fait pour le Seigneur ! Mais qu'avait fait le Seigneur pour Paul ? « Il est vrai qu'il est sans profit pour moi de me glorifier, car j'en viendrai à des visions et à des révélations du Seigneur » (2 Cor. 12:1). Et il révèle ce qui lui est arrivé « il y a quatorze ans ». La scène à Lystre, quand il fut laissé comme mort, fut très probablement l'époque où ce qui est raconté ici eut lieu¹⁴.

Si 2 Cor. 11 nous donne le récit qui couvre Paul d'honneurs et lui donne des raisons de se glorifier, le chap. 12 nous montre les voies du Seigneur qui le réduisent à *rien*. Sans aucun doute il était nécessaire que l'homme en tête dans la course chrétienne soit introduit dans des choses qu'il était illicite de révéler. Il était nécessaire, aussi, pour le fortifier d'une manière spéciale, de lui donner de réaliser, plus que d'autres, quelle est la part de tous, c'est-à-dire la condition [spirituelle] possible et indicible dont chaque saint peut jouir dans l'état de choses [actuel]. Mais à la suite de cela et en conséquence, la discipline vint, dont le résultat fut d'ôter à Paul tout reste de force humaine, le réduisant à la condition de quelqu'un sans volonté, un vase sans puissance, afin qu'il puisse être ainsi propre à être employé et utilisé par les mains du Seigneur, qui aussi le fit.

« Il est vrai qu'il est sans profit pour moi, dit-il, de me glorifier, car j'en viendrai à des visions et à des révélations du Seigneur. Je connais (*oïda*) un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans (si ce fut dans le corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais ; Dieu le sait), [je connais] un tel homme qui a été ravi jusqu'au troisième ciel. Et je connais un tel homme, (si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait,) – qui a été ravi dans le paradis, et a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Je me glorifierai d'un tel homme, mais je ne me glorifierai pas de moi-même, si ce n'est dans mes infirmités » (v. 2-5).

¹⁴ Je ne vois aucune raison pour remettre en cause ici la chronologie de la Version Autorisée. Elle montre que la lapidation de Paul arriva à cette époque.

Il reçut la révélation de tout ce qu'il était comme homme en Christ, participant de la sphère de bénédiction [céleste]. Mais la révélation aussi lui fut donnée de choses qu'il a entendues là-haut, qu'aucun langage humain ne peut exprimer. La mesure de cette part commune à tous les saints peut être diversement réalisée par chacun, mais c'est la même pour tous. Je n'entre pas dans cela. Chacun peut dispenser aussi de façon restreinte ce qu'il possède consciemment. Mais s'il en est ainsi, les voies spéciales de Dieu s'exerceront de manière à éviter le mal de la chair ; et ces voies, selon la mesure de la révélation [qui les accompagnent], s'élèveront dans les mêmes proportions [au-dessus de la chair].

Cette discipline est souhaitable et adaptée à chaque âme. C'est la raison pour laquelle, je n'en doute pas, toutes les spéculations sur la nature de l'écharde dans la chair de Paul ne conduisent à rien. Dieu a trouvé bon dans sa sagesse de ne rien dire à ce sujet. Si cela avait été su, nous aurions peut-être déclaré que ce n'était pas pour nous, et nous aurions peut-être laissé cette question de côté. L'avoir passée sous silence nous donne [l'occasion] de voir que c'est un grand principe dans les voies de Dieu, visible dans le cas de cet homme, mais applicable à tous. Chacun doit avoir son *écharde* appropriée, quelque chose qui véritablement contrecarre sa tendance naturelle et agit ainsi pour le dépouiller de toute prétention à la puissance et pour briser toute illusion de force dans l'homme.

L'écharde dans notre vie

Nous observons cela partout, mais mieux encore dans l'histoire de nos propres âmes. Car ce n'est pas toujours qu'il est permis à d'autres d'apprendre à connaître l'écharde secrète qui irrite notre cœur, au point de donner au monde [l'occasion] de l'ôter, avant que nous comprenions « la fin du Seigneur » [Jcq. 5:11]. Il nous ramène au pieu qui nous attache à la terre, pour ainsi dire, dans une véritable impuissance. Vous pouvez parfois observer cela, par exemple, dans les mariages inappropriés. L'âme est usée, spécialement chez un esprit sensible et spirituel ; aucun pouvoir terrestre ne peut en améliorer la peine, et la délivrance céleste est retenue. Ou encore, voici un enfant dont la conduite brise le cœur de ses parents ; toutes les mesures pour s'occuper de lui faillissent et l'*écharde* afflige profondément les cœurs blessés. Quelque disgrâce aussi peut être permise, pour laquelle des âmes sentent que la mort serait plus supportable. La calomnie peut aussi avoir affecté une âme d'une profonde peine. Ou il peut y avoir une [profonde] faiblesse humaine, qui rend la personne affligée un objet de peine pour ceux qui l'aiment, ou de ridicule pour d'autres. Tels sont les sujets de peines dans le chemin, et bien d'autres, que Dieu utilise comme *écharde*s pour faire céder notre énergie et briser la force de l'*homme*. Des circonstances, des amis, des relations, la santé,

la bonne renommée, toutes sont touchées par la Sagesse, dans sa sainte discipline sur l'âme. Ces choses, dans les mains de Dieu, sont semblables aux bords d'un fleuve qui de chaque côté canalisent le courant des eaux qui s'écoulent entre eux et rendent ces eaux utiles et fructueuses, lesquelles, si elles poursuivaient leur cours sans ces guides, dévasteraient tout alentour, au lieu d'apporter la bénédiction avec elles. Combien souvent avons-nous pensé quels bons chrétiens nous aurions pu être si les circonstances avaient été différentes – en bref, si les berges qui guident le fleuve avaient été rompues ! Non, les voies sages de notre Dieu nous gardent justement dans le lit et le chemin où nous sommes, pour être des lumières et le glorifier.

Comme Paul autrefois lorsque le « pieu » le ramena sur terre, nous pouvons crier à Dieu, et même trois fois comme lui : Ôte cette écharde, cette terrible entrave pour l'œuvre de Christ, cette faiblesse du vase, cet absorbeur d'énergie, cette entrave pour servir, cette cruelle écharde contre laquelle l'âme lutte en vain afin d'en être libérée. Mais non, elle demeure, jusqu'à ce que nous trouvions, dans l'acceptation de son amertume, l'occasion de [recevoir] une force qui ne vient pas de l'homme et qui nous vide de toute force humaine illusoire. Nous apprenons notre impuissance et sentons que combattre ne peut être qu'en vain. Et cependant le secret de la puissance est trouvé : c'est une puissance qui ne vient pas de l'homme, ni de nous-mêmes. Le Seigneur est alors introduit. Il trouve le vase privé de force, préparé pour cette puissance qu'il peut alors employer. Il trouve une condition [d'âme] qu'il peut utiliser. « Il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités¹⁵, afin que la puissance du Christ demeure sur moi » [2 Cor. 12:9] ; « afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » [2 Cor. 4:7].

Ceux qui servent le Seigneur extérieurement dans la Parole connaissent dans une certaine mesure ces choses, surtout s'ils sont bénis et appréciés ; ils savent bien quelles amères leçons ils ont à apprendre en secret avec le Seigneur. Ils ne peuvent [peut-être] jamais l'expliquer à un autre. Et cependant, ils ne sont que vidés eux-mêmes de toute force illusoire dans l'homme. Aucun vrai serviteur ne découvrira cela uniquement de par lui-même. Il se souviendra de ces moments où la mort opérait dans le fragile vase, afin que la vie puisse opérer en faveur de ceux qu'il sert. Oui, il commence à voir combien ces leçons sont bénéfiques, et qu'elles font place à une puissance opérante que sa conscience reconnaît ne pas venir de lui-même ni de l'homme. Et il réalise que, quand il sent dans le calme extérieur la faiblesse misérable de son cœur, le Seigneur peut intervenir et lui donner la victoire.

¹⁵ Ce ne sont pas les infirmités mais les faiblesses, dans lesquelles nous nous glorifions.

Le vase dans les mains du potier

Tel est le vase dans les mains du potier : [il passe] souvent par des traumatismes, des brisements et des broiements sur le tour du potier pour [en faire ressortir] la véritable forme bénie dans laquelle Dieu peut opérer lui seul. C'est quand le vase peut dire : « non que nous soyons capables par nous-mêmes de penser quelque chose comme de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu » [2 Cor. 3:5] et « nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » [2 Cor. 4:7]. Ces expressions sont vigoureuses et frappantes : Dieu ne permet pas que la puissance soit *de lui* comme une chose conférée ou impartie en dehors de lui. Non, c'est une chose divine, inséparable de celui qui opère. Elle vient *de Dieu* et non pas *de nous*. Non seulement elle annule la pensée d'une origine humaine mais le style même qu'utilise l'auteur renforce encore la pensée que cette puissance est de Dieu et non pas de nous. Il y a une *corde triple* qui doit être trouvée chez le saint s'il veut servir le Seigneur de la bonne manière : le motif, l'énergie, et le but.

Parfois le motif peut être juste et le but aussi, mais l'énergie peut n'être que l'action du vase humain opérant dans les choses du Seigneur. Or ces trois choses doivent aller ensemble, et c'est l'objectif de ce processus disciplinaire, afin que tout soit de Dieu et non pas de l'homme.

8) Le propos de Dieu à travers le vase

« ...pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (2 Cor. 4:6).

La lumière à travers le vase

« Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ. Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » (2 Cor. 4:6-7).

Merveilleux propos de Dieu ! Faire briller une lampe en nous et ainsi s'occuper de nous pour donner au vase la transparence [voulue] dans ses mains, afin que la gloire de Dieu resplendissant en Jésus en haut puisse briller [ici-bas], et que son peuple soit comme des luminaires de Dieu dans un monde de ténèbres qui a rejeté Christ !

Certains ont fait référence aux torches et aux cruches de Gédéon (Jug. 7) comme s'il y avait une analogie ici avec cette scène. Mais dans ce passage les lampes éclairent uniquement quand les cruches sont brisées, ce qui n'est pas ici le cas. Ici le vase est, pour ainsi dire, rendu transparent. Tous les éléments de la chair sont si atténués que le *trésor* contenu dans le vase peut vivement briller autour.

Les circonstances éprouvantes de Paul

Les circonstances par lesquelles le vase (Paul) passait en ce moment travaillaient ensemble dans ce but, et sont dignes de notre profonde considération. Elles entrent dans toute la trame de l'enseignement qui vient de Dieu dans cette épître. En effet, il en est toujours ainsi dans le ministère de cette période du Nouveau Testament. Le vase a traversé des épreuves et des exercices, de quelque nature qu'ils aient pu être ; et le cœur est enseigné, les affections sont formées par ces choses. L'homme lui-même est si bien soutenu et porté par Dieu dans les tribulations du chemin que [comme il est dit] « des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » [Jn. 7:38]. [En type, cf. v.37] Paul a bu à la source des eaux vives au huitième jour de la puissance céleste et de la bénédiction en Christ. Sa soif a été étanchée par Christ. Et ainsi l'homme intérieur – pensée, cœur et âme, tout le vase – est devenu le moyen de [dispenser] ces flots rafraî-

chissants pour d'autres, qui [à leur tour] consolèrent sa propre âme dans ses afflictions. Le Père des miséricordes l'avait rempli de toute sa consolation en Christ, si complète, si bénie qu'elle débordait et que le courant s'écoulait avec toute sa force vivifiante, faisant dans son sillage porter du fruit à ceux qui foulaien les sables désertiques du monde.

Après ce dont nous avons parlé, quatorze ans ont passé. L'une après l'autre, Paul a traversé les circonstances où l'ont mené ses travaux et, durant son travail prospère à Éphèse (Act. 19), des nouvelles lui sont parvenues concernant les tristes péchés de ceux de Corinthe, qui avaient été les objets de son labeur. Il leur écrivit une première lettre (1 Cor.), le cœur rempli d'angoisse, mais enseignant largement ce qui était nécessaire à cette assemblée. La puissante énergie de l'Esprit de Dieu a soutenu le vase pour ce service et cette lettre fut dépêchée par la main de Tite.

Or à ce moment même l'ennemi intervenait avec une puissance terrible à Éphèse (Act. 19), et la foule en furie, poussée par l'esprit d'idolâtrie, provoqua l'émeute que nous apprenons. Paul, pour parler à la manière des hommes, a pu dire avoir « combattu contre les bêtes à Éphèse » [1 Cor. 15:32]. Il était comme déchiré membre après membre par ceux que conduisait alors Satan par son terrible pouvoir. Si terrible était ce moment que toute espérance était perdue, les mâchoires de la mort l'avaient atteint et son esprit était passé à l'état où il avait en lui-même *la sentence de la mort* et il *désespérait même de vivre* (2 Cor. 1:8). Quel moment pour l'âme ! Un homme vivant, dont la vie était si authentique devant Dieu que, en quelque sorte, Dieu aurait pu dire : 'Un homme tel que Paul doit lui-même tout apprendre en puissance ; son but doit être de porter en son corps la mort de Jésus. Mais alors, je l'aiderai pour cela. Il doit être délivré de la mort pour l'honneur de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus puisse être manifestée dans sa chair mortelle.' C'est toujours la récompense de ceux qui cherchent à vivre dans la puissance de ce qu'ils enseignent et connaissent.

À ce même moment encore, une angoisse plus profonde remplit son âme. L'énergie de l'Esprit, qui l'a soutenu dans ce qu'il écrivit aux Corinthiens, avait diminué. C'est alors qu'il réagit. Tite était parti. Il n'avait aucun retour sur ce qui se passait. Nous aimons ceux que nous avons servi dans l'assemblée de Dieu plus profondément que les autres. Un lien a été formé entre leurs âmes et la nôtre, que la gloire même n'effacera pas (cp 1 Thess. 2:19-20). Quels amers pincements de cœur quand, d'une manière ou d'une autre, la puissance de l'ennemi intervient pour rompre ce lien. Nous les considérons comme perdus pour nous et les joies de la communion avec eux sont détruites. Il leur a écrit au summum de son service et dans la vérité de l'Esprit exprimée par sa plume. Mais maintenant venait la réaction. Il craignait avoir perdu les bien-aimés Corinthiens. Comment ont-ils reçu sa lettre ? Était-elle trop dure, trop sévère ? Dans

un profond exercice, il se repentit de leur avoir écrit : « j'en ai eu du regret », dit-il, parlant de l'exercice de son cœur éprouvé (2 Cor. 7:8). Une plus grande mort que celle de son corps, qui semblait avoir été imminente, était maintenant sentie. Son âme mourait en lui-même, pour ainsi dire, dans l'amertume et dans la peine. Certains ont passé par ce type de mort ; elle doit avoir été vécue dans une certaine mesure pour être comprise. Il ne pouvait pas rester tranquille dans son esprit dans la grande et prospère œuvre à Troas, mais il est revenu chercher Tite, pour que son âme soit soulagée (2 Cor. 2:13).

L'effet produit dans le vase

Pression après pression sous les mains du potier – il n'était que l'argile sur le tour – il grandissait sous les yeux et les mains habiles du Maître. Toutes ces diverses épreuves tombèrent au moment même où l'âme de ce vase était éprouvée jusqu'à la mort. Mais Dieu atténuait l'opacité qui restait encore pour que la lumière puisse briller autour de lui avec une intensité accrue, afin que le Trésor de son cœur soit vu plus clairement et que son propos par le moyen de ce vase puisse être manifesté plus ouvertement.

Finalement [il peut dire] : « celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite » (2 Cor. 7:6). Dieu « nous a délivrés d'une si grande mort » [2 Cor. 1:10] – comme de la furie de l'homme à Éphèse. Quel moment de réconfort pour l'âme suit maintenant ! « C'est pourquoi nous avons été consolés. Et nous nous sommes réjouis d'autant plus abondamment, dans notre consolation, de la joie de Tite, parce que son esprit a été récréé par vous tous » (2 Cor. 7:13). Il pouvait bien dire : « Notre bouche est ouverte pour vous, ô Corinthiens ! notre cœur s'est élargi » [2 Cor. 6:11]. Il pouvait bien faire jaillir l'enseignement dont son cœur avait profité. Il réalisait une joie sans entraves.

Quel moment pour un vrai serviteur ! Quel moment pour le peuple de Dieu ! Ils réalisent peu à quel point le cœur d'un serviteur peut être entravé à certains moments dans le ministère, et comment les sources de Dieu lui sont taries à cause de leur état. Alors le serviteur doit apprendre de nouvelles leçons sur la mort qui opère en lui, et les paroles les plus lumineuses semblent insipides, parce que l'Esprit de Dieu est attristé et les cœurs sont las d'écouter. L'Esprit de Dieu doit faire des reproches à la fois au serviteur et au peuple, au lieu que les fleuves de rafraîchissement s'écoulent dans une terre assoiffée. Mais alors quel Trésor contenu dans ce vase, et quel étrange contenant pour un tel trésor ! un contenant qui n'occulte pas son rayonnement mais qui le manifeste ! Mais [voyons un exemple dans] un tel contexte, [qui] expliquera cela.

Illustration dans l'histoire d'Israël

La Parole rappelle en premier lieu un moment dans l'histoire d'Israël qui pose le fondement de cela, moment où la nature de Dieu a été donnée à connaître en souveraineté et déployée en miséricorde. L'histoire d'Israël s'est déroulée sous la pure et vivante grâce de Dieu, depuis le jour où Dieu appela Moïse à être le libérateur de son peuple au bord du désert de Madian, jusqu'à ce que, comme peuple acquis et racheté, ils boivent aux eaux du rocher frappé à Rephidim. De nombreuses fois, ils abusèrent de ce courant vivant de grâce et murmurèrent contre celui qui faisait ainsi jaillir les eaux [du rocher].

Puis vint le don de la loi à Israël, qui ne fut acceptée que pour être transgressée. Ainsi toutes ces relations, sous la grâce ou sous la loi, furent ruinées ; la grâce fut bafouée et le veau d'or fut la réponse à leurs paroles : « tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons » [Ex. 19:8]. Moïse revint de cette scène et dit [le lendemain] : « Peut-être ferai-je propitiation pour votre péché » [Ex. 32:30]. Il retourne, puis se sépare lui-même du camp coupable d'Israël. Alors, dans le touchant entretien qui suit, et à son cri « Fais-moi voir, je te prie, ta gloire » [33:18], l'Éternel se retire en lui-même et se tient dans sa souveraineté qui fait ce qui lui plaît. Lui seul peut dire « je ferai » et nul ne peut l'en empêcher : « ...je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde ». C'est de cette manière que sa souveraineté sera manifestée, « parce qu'il prend son plaisir en la bonté » [Mich. 7:18].

Puis Moïse redescendit de la montagne avec les secondes tables de la loi dans ses mains, la peau de son visage rayonnant de ce nom nouveau et si approprié : « L'Éternel, l'Éternel ! Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité... ! » [Ex. 34:6] La grâce souveraine était le fondement de la relation de Dieu avec Israël.

Le trésor et l'évangile brillant dans le vase

Mais maintenant nous en venons à Paul en 2 Corinthiens, et là nous trouvons que la grâce souveraine est la base de l'évangile de la gloire que, d'une manière particulière, il nomme « notre évangile » (2 Cor. 4:3).

Qu'était donc son évangile ? Était-il différent que celui des autres apôtres ? Car par son moyen ce *Trésor* fut communiqué à Paul, qui est ici son représentant, le modèle pour tous ceux qui suivraient. La souveraine et libre miséricorde brille dans le cas de cet homme plus que dans tous, comme nous l'avons déjà vu. « C'est pourquoi, ayant ce ministère comme ayant obtenu miséricorde, nous ne nous laissons point » [2 Cor. 2:1-2]. Christ est mort. « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous » [2 Cor. 5:21]. Dieu a abandonné Celui qui se confiait en son Dieu. Celui qui avait enseigné les autres à se confier en Dieu fut lui-même

abandonné de lui, et ce cri « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » [Ps. 22:1] attestait cela, et fut la cause des moqueries de ses ennemis qui disaient « Il s'est confié en Dieu ; qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui » (Mat. 27:43). Il n'y a aucune justice en cela ; nous li-sons plutôt que « l'Éternel juste aime la justice... celui qui aime la violence, son âme le hait » [Ps. 11:7, 5]. Mais son Fils, ayant pris cette place [d'opprobre], dut en porter toutes les conséquences. Mais ici, il s'agissait du juste jugement de Dieu contre le péché.

Puis il fut détaché de la croix et déposé dans le tombeau. Les soldats dormaient en le gardant, et ils devinrent comme morts quand l'ange de Dieu descendit pour rouler la pierre du lieu où le Seigneur mort avait été déposé. Mais Christ était ressuscité. Il n'était plus là. Le tombeau descellé et les linges pliés montraient ce grand fait qu'aucun tombeau ne pouvait retenir le Fils de Dieu.

Quelques jours ont passé et nous assistons à une autre scène. Sur la Montagne des Oliviers, se tenaient peut-être environ cinq cents disciples, et de leur milieu un Homme monte au ciel, disparaissant de devant leurs yeux. Il est salué dans les cieux par Dieu en justice comme l'Auteur de leur salut éternel et comme celui qui établit la justice [de Dieu] face au péché. « Car l'Éternel juste aime la justice » [Ps. 11:7]. Le Père lui accorde de nouveau le Saint Esprit pour le bien d'autres [hommes] et du haut de la gloire arrive le même message qui avait auparavant arrêté Saul de Tarse, [à savoir] que la justice de Dieu a été si bien revendiquée par son Fils que Dieu l'a fait asseoir sur son trône. Et de [bonnes] nouvelles sont envoyées des cieux : la justice de Dieu peut maintenant être révélée *en faveur de l'homme pécheur à salut, et non contre lui en jugement* : tous ceux qui se soumettent à Jésus le Nazaréen deviennent « justice de Dieu en lui » [2 Cor. 5:21]. « Notre évangile » [c'est-à-dire celui de Paul] prend sa source dans la gloire de Dieu. Il se développe comme un ministère de justice et un ministère de l'Esprit (2 Cor. 3:8, 9), non plus un ministère de condamnation et de mort [v. 7, 9]. Il resplendit dans la face de Celui qui a accompli l'œuvre et que Dieu a fait asseoir sur son trône – témoignage de l'estimation qu'il porte à l'œuvre qu'il a accomplie. Tel était ce *trésor*. C'était tout ce qui était [désormais] manifesté du haut de la gloire de Dieu, comme étant en Christ là-haut, et possédé dans ce vase d'argile !

Le propos de Dieu avec le vase

Puis vint le processus de clarification selon lequel le vase devait constituer le moyen pour faire briller ce trésor. La lumière fut saisie à travers des exercices de conscience et rayonna à travers des exercices de cœur. Dans ce vase de terre la *vie de Jésus* dut être manifestée (2 Cor. 4:10), la *foi en Jésus* (2 Cor. 4:13 ; cp Ps. 116:10) dut être exprimée, et

l'espérance de Jésus (2 Cor. 4:14) dut constituer la motivation du cœur. Et la *légère tribulation d'un moment*, par laquelle passe le vase, ne fait qu'opérer pour élargir sa capacité et produire comme résultat, « en mesure surabondante, un poids éternel de gloire » [2 Cor. 4:17]. Les yeux sont fixés sur les choses invisibles et éternelles, les choses visibles et temporelles passent, et même si la « tente terrestre », appropriée au séjour présent, est détruite, « un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main », est assurée. Et si Jésus vient avant, tout ce qui est mortel et qui demeure [à sa venue] sera « absorbé par la vie » (cp 2 Cor. 5:4).

Tel est donc le propos de Dieu pour ce vase de terre et le processus pour le conformer à tout ce qu'il désire. La lumière de la gloire de la face de Jésus brille dans les lieux très saints en haut, et la lumière des lampes brille sur la terre au-dessus du chandelier pour permettre que sa beauté puisse être contemplée.

9) Dieu dans le vase

« La sentence de mort » (2 Cor. 1:9) ; « la puissance de sa résurrection » (Phil. 3:10).

Deux principes en rapport avec le vase d'élection

Les passages au début de ce chapitre présentent deux principes qu'un vase d'élection de Dieu doit apprendre pratiquement. Et ces deux principes ne sont pas limités à la seule période chrétienne, mais ils ont constitué des leçons différemment apprises et plus ou moins intelligemment comprises par les élus de tous les temps et de toutes les dispensations, parce que leur enseignement et leur signification doctrinale n'étaient pas connus avant les temps du Nouveau Testament.

Dans un certain sens, nous pouvons dire que ces deux principes sont corrélés. Le vase commence par apprendre expérimentalement le premier. Puis il trouve de la même manière que le second opère en lui. Qu'est-ce que « la puissance de sa résurrection » a affaire avec un homme mort ? Certainement rien ! Cependant si la mort opère en lui, la vie aussi opère en lui dans la puissance de la résurrection. Cette puissance vient de Dieu seul.

Ce sont les grandes leçons établies pour chaque saint ici-bas. La mesure selon laquelle ils les ont apprises est une toute autre affaire, comme aussi pour ce qui concerne leur compréhension par l'âme. Mais, oh ! quelle puissance consciente se trouve là, quand l'âme apprend à porter la croix pour chaque détail de la vie humaine qui opère dans son corps ! pour porter en lui-même la sentence de mort, moralement et physiquement, afin qu'il ne se confie pas en lui-même mais en Dieu qui ressuscite les morts. Alors la mort opère en lui et la vie en faveur des autres [2 Cor. 4:12].

Ce premier principe « nous avons en nous-mêmes la sentence de mort » [2 Cor. 1:9] est préparatoire au désir de « le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection » [Phil. 3:10]. Et nous verrons cela en examinant d'autres cas dans les Écritures « écrites pour notre instruction » [Rom. 15:4]. L'histoire du « père de nous tous » [Rom. 4:16] nous aidera dans ce but. Avec le chemin d'Abraham, nous sommes introduits dans un [de ces principes] et dans les voies de Dieu qui l'accompagnent. Et nous observons dans ces voies le développement graduel des leçons pour

l'âme, avant que la doctrine correspondante soit développée à notre intention dans les écritures du Nouveau Testament.

Exemples d'Abraham et de Paul

Comme nous-mêmes, à notre mesure, Abraham dût traverser cela de façon pratique pour atteindre le véritable but. Et si le saint du Nouveau Testament n'acceptait que ce qui est enseigné ici [sans en réaliser le côté pratique], il n'en serait qu'au commencement alors que d'autres en seraient à la fin. Mais l'état de l'âme, la puissance de la chair et la tromperie de nos propres cœurs sont tels que nous devons, hélas ! apprendre aussi toutes ces leçons de façon expérimentale.

Dans le cas de Paul, nous voyons quelqu'un qui a appris ces choses pratiquement, mais avec beaucoup de différence avec nous. Parlant pour nous-mêmes et peut-être pour d'autres, nous apprenons ces leçons à travers des fautes, par lesquelles nous faisons l'expérience (plutôt comme Pierre) du ministère salvateur de Christ. Le cas de Paul est très différent, car en lui nous voyons plutôt un vrai cœur enseigné, un œil simple, éclairé, si bien qu'il profite davantage du ministère de Christ pour prévenir ou garder que de son ministère pour restaurer ou délivrer. En même temps il passait par des circonstances variées pour que la leçon soit expérimentée dans son âme. Nous voyons bien des fautes dans sa vie, mais elles sont peu nombreuses.

Tous nous faisons l'expérience, en un sens, de la manière triple avec laquelle Dieu s'est lui-même révélé à Abraham. Il fut appelé par le « Dieu de gloire » (Act. 7:2). Il fut soutenu par le Dieu Tout-puissant puis il fut pourvu à tout par « Jéhovah-Jiré » [Gen. 22:14]. Cela résume son histoire comme saint. Mais tout ne lui fut pas révélé au commencement. La chair devait être brisée, la vieille nature mise en évidence, la loi éprouvée et trouvée sans fruit pour la foi, la promesse la chose sur laquelle s'appuyer, et enfin le fruit d'une promesse accomplie être abandonné pour la puissance de la résurrection sur le Mont Morija. Avant que cela ait lieu, il ne fut jamais réellement et pleinement un adorateur, et il ne connut jamais Dieu par son nouveau nom « Jéhovah-Jiré ». Je ne m'attarde pas plus sur cette histoire ancienne. Il fit ce que tout vrai enfant de Dieu fait jusqu'à ce qu'il apprenne [que les choses vont] autrement. Il comprit, quand il fut appelé par Dieu au commencement, que la volonté de Dieu devait être accomplie et [la promesse] possédée, et il tenta de la réaliser et de l'accomplir au moyen de la force de l'homme. Tout fut un échec, et à la fin, Dieu fit par son moyen ce qu'il avait essayé de faire lui-même. Le but en vue était juste, les motifs étaient authentiques, mais l'énergie mise en avant était celle de l'homme. Il n'avait pas encore appliqué *la sentence de la mort* à lui-même, ni appris *la puissance de sa résurrection*.

N'en était-il pas de même avec Moïse quand il essaya de délivrer Israël ? et avec David à Tsiklag ? et avec Pierre dans la cour du souverain sacrificateur ? Chacun fut mis à l'épreuve, chacun pensait faire ce qui était droit et selon Dieu, mais l'énergie était de l'homme et Dieu fit à la fin par chacun les choses qu'ils avaient essayé de faire eux-mêmes. Nous voyons cela chaque jour autour de nous dans l'histoire des saints. Et nous connaissons cela pour nous-mêmes. Souvent, nous avons aussi observé, dans la fraîcheur d'une âme d'un jeune saint qui saisit la vérité, une reconnaissance plus profonde et plus spirituelle de la volonté du Seigneur que plus tard dans sa vie. Il peut s'être détourné de sa réalisation ou avoir pensé la faire avec la force de l'homme, en pensant que puisque cela était juste et selon Dieu, il devait le faire. Des années après (s'il n'y a pas eu de faute ou de retour en arrière) la chose a été accomplie par Dieu lui-même. Ou, si une faute est intervenue et un retour en arrière, Dieu lui accorda [d'accomplir sa volonté] par le moyen de peines et d'épreuves [provenant] de la chair ou de la volonté de l'homme qui est intervenue pour empêcher [Dieu d'agir].

On voit aussi cela, en ceux qui ont essayé de servir dans l'évangile ou dans l'église. L'énergie du cœur qui pousse en avant le jeune homme comme serviteur tombe, il échoue, il est reçu froidement, ou l'équivalent. S'il y a un don de Christ, la chose était juste et selon Dieu, mais l'énergie du moi n'était pas brisée. Des leçons pénibles s'ensuivent, mais si nous faisons attention à l'histoire d'un tel homme, et s'il marche avec Dieu, il ira de l'avant joyeusement, dans un service utile pour le Seigneur, Dieu faisant par lui ce qu'il avait tenté de faire en vain par lui-même.

Abraham – la sentence de la mort

Dans le cas d'Abraham, nous examinerons le moment où il fut capable de porter en lui *la sentence de la mort* par la circoncision, *signe de l'alliance* (Gen. 17), apprenant ainsi l'incapacité de la chair à produire du fruit, et la nécessité de la couper et de la jeter loin de soi, dans les choses de Dieu. Environ quatorze ans avaient passé depuis la naissance d'Ismaël, le fils de la servante – effort de l'énergie de l'homme pour accomplir les pensées de Dieu. Il était né et avait été élevé deux fois sept ans dans la maison d'Abraham. Tout semblait extérieurement prometteur en ce temps. Mais Abraham avait marché pendant toutes ces années dans un chemin que lui-même avait imaginé. Ces années furent comme blanches dans son histoire – entièrement ignorées [par la Parole]. Oh ! combien d'histoires des saints seront trouvées vides dans un jour futur ! La puissance de l'homme aura cherché à faire avancer les choses de Dieu. Mais Abraham doit découvrir ces choses dans un court entretien, dans lequel tout son chemin et son fils Ismaël sont totalement ignorés – cela non par

des mots, mais par la simple révélation de Dieu lui-même, le Tout-puissant rempli de force, en contraste avec l'énergie de l'homme.

Laissez-moi, cher lecteur, vous demander si vous avez connu des cas analogues à celui-ci ? Avez-vous déjà vu, d'un œil éclairé, de telles vies [manifestées avoir été] sans utilité, et cela, dans un chemin supposé être de Dieu ? – des vies soufflées en un seul moment [par l'appréciation divine] au moyen de quelque vérité [passant] sur l'âme et qui juge tout ? Combien nombreux sont les chemins qui s'effacent dans la brume lorsqu'un éclair de la lumière divine se projette sur eux ! Oui, même ceux qui sont basés sur la Parole de Dieu et sur sa pensée connue dans la vérité – pour ne rien dire des dix mille chemins et sentiers d'un supposé service qui n'ont aucune garantie du tout – les premiers accomplis par la force de l'homme et sans utilité, les seconds, que je n'analyserai pas tant ils sont sans valeur.

Abraham – la puissance de la résurrection

« Et Abram était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans ; et l'Éternel apparut à Abram, et lui dit : Je suis le Dieu Tout-puissant [El-Shaddaï] ; marche devant ma face, et sois parfait... Et Abram tomba sur sa face, et Dieu parla avec lui » (Gen. 17). Quel moment ce fut ! et cela pour découvrir dans cet entretien qu'il n'avait encore jamais emprunté le chemin de l'Éternel ! Il avait marché avec la lumière de ses propres yeux. Tout était sans valeur, tout était ignoré. Il n'avait plus qu'à écouter, alors qu'il était sur sa face devant Dieu, jusqu'à ce que tout le développement de la pensée de Dieu, si peu connu jusqu'ici, ait été entendu et [qu'il apprenne] que les quatorze précédentes années avaient été traitées comme nulles dans son histoire. Une seule parole passe sur ses lèvres dans tout ce chapitre, un seul cri de son cœur est entendu. C'est la lutte de celui qui sent maintenant qu'il n'y avait rien de Dieu dans ces nombreuses années d'espérance, et que maintenant il doit sortir de ce chemin imaginé par lui pour s'engager dans celui de Dieu, laissant tout derrière lui comme étant une erreur, un effort de l'homme pour accomplir les choses de Dieu !

Quel moment pour son âme ! N'y a-t-il pas eu des tels réveils par moments parmi les saints de Dieu ? Des moments où tout ce en quoi l'œil s'est plu a disparu et où le cri du cœur s'est fait entendre : « Oh, qu'Ismaël vive devant toi ! » [v. 18] Tout cela doit-il donc disparaître ? N'y a-t-il pas quelque reste des jours passés à épargner ? Tout a-t-il donc été une erreur ? Tout doit-il donc ainsi être ignoré ? Dieu peut avoir pitié de l'âme en cela, bien que ce ne soit pas son propos. Il peut dire : « à l'égard d'Ismaël, je t'ai exaucé » [v. 20]. Le lien [filial] peut être épargné et béni d'une manière terrestre, mais il n'entre jamais dans le chemin divin : « Mais mon alliance, je l'établirai avec Isaac » [v. 21].

Sept fois (v. 1-8) nous entendons les intangibles promesses de Dieu : « Je... ». Ces promesses, dans lesquelles l'homme ne peut jamais entrer comme collaborateur de Dieu, sont annoncées : « je *mettrai* mon alliance entre toi et moi », et « je te *multiplierai* extrêmement », « je te *ferai fructifier* extrêmement », « je te *ferai devenir* des nations », « Et *j'établirai* mon alliance entre moi et toi et ta semence après toi, en leurs générations, pour être une alliance perpétuelle, afin que je sois ton Dieu, à toi et à ta semence après toi » (cp Gal. 3:29, Phil. 4:19), et « je te *donnerai* [Version Autorisée], et à ta semence après toi, le pays de ton séjournement, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle ; et je *serai* leur Dieu »

Abram n'avait qu'à écouter, recevoir, entendre tout ce que Dieu lui-même ferait pour lui. La force d'Abram n'avait été que celle de l'homme, elle ne pouvait que gâcher la puissance de Dieu en résurrection. Il devait accepter le sceau de cette nouvelle création, il devait porter *la sentence de la mort* sur sa propre âme par *la circoncision, signe de l'alliance*, sceau de la justice qu'il avait par la foi, étant encore incirconcis.

Remarquez la signification de tout cela, exprimé par le fait que Dieu, à cette occasion, change son nom, ou, dirons-nous plutôt, Dieu communique à son nom son propre souffle. Il ne sera plus appelé Abram mais Abraham. Le souffle du nom de Jéhovah, l'Éternel, est communiqué à son nom. Il est rendu « participant de la nature divine » (2 Pierre 1:4). Il appartient à la nouvelle création de Dieu¹⁶.

C'était le signe de *la sentence de mort* sur l'homme et l'introduction dans ce domaine où « toutes choses sont de Dieu », domaine où la circoncision était le signe. L'œuvre de Dieu devait être faite dans ce vase par Lui seul. Le vase humain devait s'incliner devant Dieu et accepter cette sentence pour lui-même. En esprit, il devait entrer dans [ce domaine de] la nouvelle création avec un nouveau nom, dans lequel Dieu devait lui-même souffler.

Le vase devait être sans volonté et sans puissance dans ses mains.

Mais il y a plus : « La puissance de sa résurrection » devait être connue, car elle seule peut être profitable pour un homme mort, pour le faire se lever d'entre les morts et [se tenir] dans cette nouvelle sphère. (« Il [n']eut égard [pas]¹⁷ à son propre corps déjà amorti... et il ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité » [Rom. 4:19-20]). Et cette puissance est alors introduite : « Quant à Saraï, ta femme, tu n'appelleras plus son nom Saraï, mais Sara sera son nom » [v. 15]. Elle aussi devait être [en figure] rendue participante de la nature divine. Elle

¹⁶ Voyez aussi comment le nom d'Osée est changé en Josué (ou Jéhoshua), comme c'est le cas aussi pour d'autres dans la Parole de Dieu (Nb. 13).

¹⁷ L'omission de la négation, ici, est très probablement juste, et en relation avec le sujet.

devait, comme Abraham, recevoir le souffle du nom de Dieu dans le sien, afin qu'elle puisse aussi en figure être de la nouvelle création. « Et je la bénirai, et même je te donnerai d'elle un fils ; et je la bénirai et elle deviendra des nations ; des rois de peuples sortiront d'elle » [v. 16]. Et il tomba à nouveau sur sa face, mais cette fois avec le nom d'Abraham. « Il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu » [Rom. 4:20]. Abram la première fois était tombé sur sa face et avait écouté, mais maintenant Abraham tombe sur sa face et il rit, et dit dans son cœur : « Naîtrait-il [un fils] à un homme âgé de cent ans ? et Sara, âgée de quatre-vingt-dix ans, enfanterait-elle ?... Et Dieu dit : « Certainement, Sara, ta femme, t'enfantera un fils ; et tu appelleras son nom Isaac¹⁸ ; et j'établirai mon alliance avec lui, comme alliance perpétuelle, pour sa semence après lui » [v. 19].

C'était la *puissance de la résurrection*, la ressource de Dieu maintenant. La force humaine et les espérances humaines étaient mortes en Abraham et Sara. La *sentence de mort* avait pris place dans leurs âmes, afin qu'ils n'eussent pas confiance en eux-mêmes, « mais en Dieu qui ressuscite les morts » [2 Cor. 1:9]. « ...qui, contre espérance, crut avec espérance, pour devenir père de plusieurs nations, selon ce qui a été dit : 'Ainsi sera ta semence' » (Rom. 4:18).

Abraham – la perfection pratique

Mais il y a plus encore à apprendre ici. Quand Dieu apparut au début à Abram comme le Dieu Tout-puissant, il avait dit : « Marche devant *ma face*, et sois *parfait* ».

Jusqu'ici, l'Éternel avait été son bouclier et sa très grande récompense [Gen. 15:1]. Ses soins protecteurs avaient marqué son chemin, son bouclier l'avait gardé de ses ennemis. Et maintenant, il lui était demandé davantage : le nouveau nom de Dieu introduisait une responsabilité nouvelle. El-Shaddaï s'était révélé lui-même, Celui qui pouvait faire toutes choses, Celui qui n'avait besoin que d'un vase vide sous la *sentence de mort* pour l'utiliser. Et la *perfection* devait maintenant être trouvée en lui. C'était la réponse de l'âme à la révélation de Dieu, l'âme répondant comme le visage répond au miroir à tout ce que Dieu est. Nous avons donc :

1. La circoncision introduite en premier, signe de la sentence de mort et du retranchement de [la chair en] nous-mêmes ;
2. la puissance de la résurrection suit, comme étant de Dieu, et opérant dans un homme mort ;

¹⁸ *Isaac* signifie *rire* ou *joie* : il se réjouit dans son cœur à la parole de l'Éternel, réalisant cette joie céleste, celle du « huitième jour » du pouvoir créateur.

3. la perfection est requise en ceux dans lesquels les deux choses précédentes sont vues. Ainsi les premiers éléments de ces choses sont appris dans la puissance pratique par ce vase de promesse. Maintenant, au temps du Nouveau Testament, elles doivent être apprises dans leur signification spirituelle.

Paul – l'expérience chrétienne

Quand nous nous tournons vers Paul dans les Philippiens, nous y trouvons tout cela. Le vase est là dans sa beauté morale et sa perfection, pour autant que cela puisse être atteint ici-bas. Les œuvres de la chair sont absentes, ainsi que le péché et la faiblesse de l'homme, comme vase de miséricorde sur le tour du [divin] Potier. Il n'y a aucun défaut. Le vase est maintenant entièrement docile entre les mains du potier. Il est vrai qu'il n'est pas encore transformé à l'image du Potier lui-même dans la gloire. Mais il est affiné de son mieux sur la terre, rendu aussi transparent qu'il peut l'être, et le *Trésor* [qu'il contient] peut briller à chaque étape. Christ est le motif, la puissance, le but. Le potier est maintenant vu à travers le vase.

En Phil. 3, nous trouvons les grands principes que nous avons vus en Gen. 17. Paul est passé par un travail préparatoire. Les quatre années de prison, lié à un soldat, ont opéré ce travail. Son âme a été privée de toutes les choses désirables. L'œuvre pour Christ, qui était sa vie, était maintenant stoppée, ainsi que le combat extérieur dans l'œuvre. Des leçons [encore] plus brillantes étaient en réserve. Des enseignements pour l'église de Dieu dans toutes les époques de son séjour ici-bas sur la terre devaient surgir du capitole romain où il porta ses chaînes. Il prit cette place consciemment, non pas seulement en apprenant le fait de la mort à toute l'énergie de l'homme, comme Abraham, mais en l'acceptant. « Car nous sommes », dit-il, « la circoncision » (Phil. 3:3). Pénible leçon du passé ! Christ a quitté cette terre, il est mort à cette scène et il en est sorti par la mort, pour ressusciter dans une nouvelle position pleinement prise comme « le commencement de la création de Dieu ». Étant nous-mêmes associés à ce Chef d'un nouvel ordre de choses, et en lui « circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de mains » [Col. 2:11], nous avons part à tout ce à quoi lui-même a pris part comme Homme. Nous sommes « circoncis » en lui, comme Sara l'était en Abraham. « Car nous sommes la circoncision, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le christ Jésus, et qui n'avons pas confiance en la chair ». C'est la *sentence de mort* à tout ce qui a le goût de l'énergie de l'homme, même sous son meilleur jour, et de la chair, même à sa meilleure place.

Tout ce qui laisse un tel goût, tout ce dont l'homme peut se glorifier, est jeté de côté. Plus que tous les hommes, Paul avait de quoi se glorifier quant à la chair. Non pas quant à *la chair de péché*, mais quant à ce qui semblait honorable aux yeux des hommes et qui était le meilleur fruit que l'homme pouvait produire, comme tel, dans les choses divines. Que ce soit par sa naissance, par son zèle religieux, ou par la justice de la loi appliquée à l'homme dans la chair – tout était abandonné dans cette mort morale de laquelle la circoncision était le sceau.

Mais il y a plus : Paul regardait aussi *toutes choses* comme étant une perte [Phil. 3:8] – choses qui étaient sur son chemin pour l'empêcher d'atteindre tout ce qu'il désirait. « Pour le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection » [v. 10]. Il y a ici une autre chose frappante, parmi celles signalées en Gen. 17, à savoir le désir, en contemplant Christ dans la gloire, de le connaître là, élevé de cette scène où toute sa gloire brillait. Et sur la terre, comme un vase sans volonté, sans puissance, vide, il découvre la puissance qui a ressuscité le Fils, loin de toute peine et de tout chagrin dans le chemin – puissance par laquelle, à la fin, il est sorti du tombeau. Et cette puissance opère dans le vase, l'employant et l'utilisant pour le propos qui est uniquement le sien, pour travailler ici-bas pour sa gloire.

Comment cette puissance opérait-elle en Paul ? Considérez l'homme qui, plus que tous sur la terre, était rempli de cette puissante énergie pour le service de Christ dans l'évangile, jeté en prison comme un malfaiteur, suspecté par ses frères, abandonné par tous pour un temps, coupé de l'œuvre qui était plus que la vie pour lui. Son grand cœur s'était nourri de l'espérance que, ayant évangélisé le monde oriental « depuis Jérusalem, et tout alentour, jusqu'en Illyrie » où il avait « pleinement annoncé l'évangile du Christ » [Rom. 15:19], il irait maintenant vers le monde occidental jusqu'en Espagne pour porter la Parole de vie.

Pris dans les rigueurs d'une prison, ce grand vase, après quatre années d'exercices, apprend à dire : « Or, frères, je veux que vous sachiez que les circonstances par lesquelles je passe sont plutôt arrivées pour l'avancement de l'évangile » [Phil. 1:12]. Dieu accomplissait de plus grandes choses alors que le grand vase à qui l'évangile de la gloire de Christ avait été confié était mis à l'écart de son travail actif. La plupart des frères avaient maintenant pris confiance (alors que, dans la tranquillité de son cœur, étant dans les mains de Dieu, il comptait sur son amour qui le justifiait), ses liens étaient devenus manifestes comme étant en Christ et la plupart des frères avaient, dans le Seigneur, beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la Parole sans crainte [v. 13-14].

Mais Dieu formait le vase pour son besoin. Il était sur le tour du potier. Il devait faire de plus grandes choses que celles que son cœur avait imaginées. C'était une petite chose que d'évangéliser le monde occidental en

comparaison de l'écriture des épîtres qui sortirent de sa prison de Rome, pour instruire, reconforter et réjouir les cœurs de millions de saints pendant près de deux mille ans. Pour cette œuvre, seule *la puissance de sa résurrection* pouvait opérer. Et si *la communion de ses souffrances* atteignait même [pratiquement] *la conformité de sa mort*, ce n'était que le chemin pour arriver à *la résurrection d'entre les morts*, et il serait ainsi plus en conformité avec Christ [Phil. 3:10-11, 21].

Ici encore, la *perfection* est vue dans le vase, pour autant que cela soit possible sur la terre. Cette *perfection* est toujours dispensationnelle dans son caractère, et elle répond à la révélation de Christ lui-même que Dieu s'est plu à faire de temps à autre, soit comme Tout-puissant, Jéhovah, soit comme Père du Seigneur Jésus Christ¹⁹.

La perfection dans la Parole de Dieu

Il est important pour nous de comprendre les différentes manières dont la perfection est vue dans la Parole :

1. Nous avons une perfection de position, comme nous pouvons la nommer, que chaque âme qui appartient à Christ possède en lui. C'est la place du saint, rendu libre par l'évangile annoncé maintenant. Cette perfection de position est en contraste avec la position que le Juif sous la loi pouvait posséder, « car la loi n'a rien amené à la perfection » [Héb. 7:19]. Sous l'évangile, la conscience du croyant est rendue parfaite par le précieux sang de Christ. Alors qu'il a été sanctifié à perpétuité par l'offrande faite une fois pour toutes [Héb. 10:10, 12, 14, 22], aucun péché ne peut plus être imputé à l'adorateur. Par une seule offrande, Christ a rendu parfait à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, ceux qui sont mis à part pour Dieu par son sang. Mais il y a plus encore : le croyant est mort avec Christ, quant à son ancien état qu'il possédait comme enfant d'Adam. Et il est aussi ressuscité avec Christ, [introduit] dans une nouvelle sphère ; les croyants ont été vivifiés ensemble avec le Christ, ressuscités ensemble (Juifs et Gentils) et assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus [Éph. 2:5-6]. Chaque âme ainsi unie à Christ se tient devant Dieu selon cette *perfection*. Je ne parle pas ici de la réalisation pratique de cela. Paul travaillait afin de présenter « tout homme parfait en Christ » (Col. 1:28). En cela, il n'y a aucune perfection intrinsèque dans le saint : c'est une position dispensationnelle²⁰. Le saint est « accompli (parfait) » en

¹⁹ Cp Gen. 17:1; Dt. 18:8; Mat. 5:48; Phil. 3:15.

²⁰ Dispensationnelle : en rapport avec la dispensation, c'est-à-dire l'époque dans les voies de Dieu avec l'homme. Pour nous maintenant, c'est la période de la grâce, caractérisée par l'évangile du salut par la foi. Ici, la position dispensationnelle est un privilège accordé au chrétien en vertu de l'œuvre accomplie de Christ et de la grâce de Dieu. (ndt)

Christ, Chef de toute principauté et autorité [Col. 2:10]. Il est circoncis (en position) en lui, étant passé, dans la circoncision de Christ, à un nouvel ordre de choses, correspondant au huitième jour auquel appartenait la circoncision. (Elle devait être pratiquée en type lors du huitième jour [Lév. 12:3]).

2. Il y a une perfection morale qui peut être atteinte ici-bas sur la terre, à laquelle Paul exhortait [les frères] et dans laquelle il marchait lui-même (Phil. 3:15). C'est ce que l'Esprit de Dieu opérait dans ce vase, dans les circonstances de l'Épître aux Philippiens, reproduisant dans ce vase, en réaction et en réponse, tout ce que Christ est en haut, remplissant son cœur de l'espérance de lui être conforme dans Son chemin sur la terre, même jusqu'à la tombe, hors de laquelle son pouvoir de résurrection le ressusciterait bientôt, après avoir été « rendu conforme à sa mort » [Phil. 3:10]. Il estimait *toutes choses* comme des ordures et du fumier alors qu'il recherchait une telle perfection. Mais elle était atteinte par la mise de côté de tout ce en quoi l'homme pouvait se glorifier, et elle était opérée par le Saint Esprit dans un vase vide, sans volonté, se hâtant vers le but. « Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment » [v. 15] – perfection [pratique] atteignable en effet par tous, bien que peu, peut-être, l'atteignent réellement, parce qu'ils n'ont pas un œil simple.

3. Mais la *perfection* elle-même ne peut jamais être atteinte sur la terre. Il est vrai qu'il y a une perfection de position que tous ceux qui sont de Christ possèdent en lui. La perfection morale serait atteinte par un saint vrai de cœur qui se prêterait lui-même [complètement] aux opérations de l'Esprit de Dieu. Mais le but ne serait pas atteint ici-bas. Il ne pourra l'être que quand le puissant pouvoir de Christ sera manifesté, que la mort aura été *engloutie en victoire* [1 Cor. 15:54], et qu'il aura changé les corps de notre abaissement « en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses » [Phil. 3:21]. Paul pouvait dire à ce sujet : « Non que j'aie déjà reçu [le prix] ou que je sois déjà parvenu à la perfection ; mais je poursuis, cherchant à le saisir, vu aussi que j'ai été saisi par le Christ » [Phil. 3:12].

Conclusion

Comme Abraham, le père de tous ceux qui croient, a appris cette triple leçon de façon pratique dans son chemin ancien, ainsi aussi l'apprit Paul, le conducteur du peuple de Dieu, en son temps, aux jours du Nouveau Testament. C'était un homme ayant les mêmes passions que nous [Act. 14:15], mais c'était un homme avec un œil simple, des motifs simples, un cœur entier. Il attend [maintenant] en haut avec Christ, le fruit de tout ce que les mains du Potier ont modelé avec habileté sans qu'un défaut ne reste et qu'aucune pression ne soit plus nécessaire. En attendant, il jouit

de la présence de Christ, ce qui est *de beaucoup meilleur* [Phil. 1:23]. Dans un jour proche, ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et ce mortel, l'immortalité [1 Cor. 15:54], et l'ouvrage du Maître brillera en lui, comme « un vase de miséricorde, qu'il a préparé d'avance pour la gloire » [Rom. 9:23].

Il aura alors reçu « la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Tim. 4:8).

Table des matières détaillée

1) Le vase chez le potier et le potier à travers le vase.....	1
<i>Introduction.....</i>	1
<i>L'ouvrage du potier.....</i>	2
2) La fin de l'histoire de l'homme.....	4
<i>Paul, un vase d'élection et un modèle.....</i>	4
<i>La parabole du figuier et la mission des Douze.....</i>	5
<i>La nouvelle mission des disciples et le meurtre d'Étienne.....</i>	7
<i>L'appel de la neuvième heure.....</i>	8
<i>Saul jeune homme.....</i>	9
<i>L'eunuque de la cour de Candace.....</i>	10
3) Le vase appelé, le nouvel homme.....	12
<i>Résumé : la fin de l'homme responsable.....</i>	12
<i>La longue patience de Dieu.....</i>	13
<i>L'attitude de Christ à l'égard de Saul.....</i>	14
<i>L'appel du « vase ».....</i>	17
4) Le vase rendu libre.....	19
<i>Les aiguillons et la voix de Jésus.....</i>	19
<i>La découverte de la nature pécheresse, le rôle de la loi.....</i>	20
<i>La reconnaissance par la conscience du bien et du mal.....</i>	22
<i>Les expériences de Romains 7.....</i>	24
<i>L'affranchissement du péché.....</i>	26
5) Pourquoi Dieu a-t-il permis l'introduction du mal ?.....	28
<i>L'introduction du péché dans le monde.....</i>	28
<i>L'homme créé à l'image de Dieu, selon sa ressemblance.....</i>	30
<i>L'homme, créé libre de choisir.....</i>	31
<i>La volonté de l'homme.....</i>	31
6) Le nouvel homme.....	33
<i>Le nouvel homme dans les Romains.....</i>	33
<i>Le nouvel homme dans les Colossiens.....</i>	34
<i>Le nouvel homme dans les Éphésiens.....</i>	37
7) Le vase privé de force humaine.....	39
<i>Un autre caractère de la discipline.....</i>	39
<i>L'exemple de Paul.....</i>	40
<i>L'écharde dans notre vie.....</i>	42
<i>Le vase dans les mains du potier.....</i>	44
8) Le propos de Dieu à travers le vase.....	45
<i>La lumière à travers le vase.....</i>	45
<i>Les circonstances éprouvantes de Paul.....</i>	45
<i>L'effet produit dans le vase.....</i>	47
<i>Illustration dans l'histoire d'Israël.....</i>	48
<i>Le trésor et l'évangile brillant dans le vase.....</i>	48
<i>Le propos de Dieu avec le vase.....</i>	49

9) Dieu dans le vase.....	51
<i>Deux principes en rapport avec le vase d'élection.....</i>	51
<i>Exemples d'Abraham et de Paul.....</i>	52
<i>Abraham – la sentence de la mort.....</i>	53
<i>Abraham – la puissance de la résurrection.....</i>	54
<i>Abraham – la perfection pratique.....</i>	56
<i>Paul – l'expérience chrétienne.....</i>	57
<i>La perfection dans la Parole de Dieu.....</i>	59
<i>Conclusion.....</i>	60

